

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

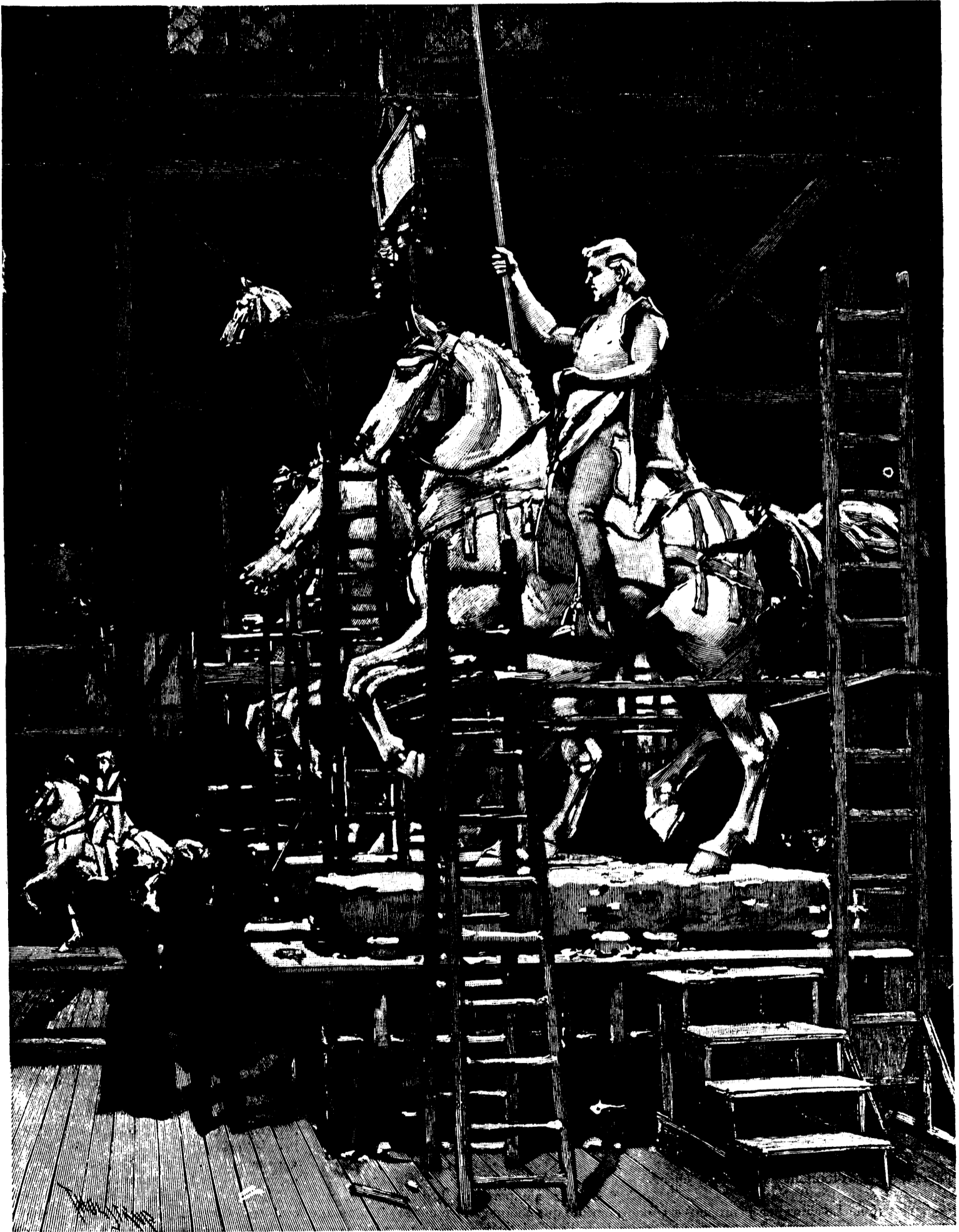
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendus dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 469—SAMEDI, 29 AVRIL 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



EXPOSITION COLOMBIENNE — LE DERNIER COUP DE CISEAU AUX GRANDES STATUES
Les coureurs du quadrigé, de D. C. French ; Chevaux, de E. C. Potter

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 29 AVRIL 1893

SOMMAIRE

TEXTES.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Lettre d'Acadie, par Jules L. nos.—Carnet du *Monde Illustré*, par Jules Saint-Elme.—Poésies : Son amour, par Mme Edouard Lenoir ; Hommage reconnaissant, par Frid Olin.—Nos correspondants à l'étranger : Mme Marie-Edouard Lenoir, par Jules Saint-Elme.—La prévoyance, par Jeanne l'Etoile.—Pages étrangères, par Michel Delines.—Oés es : A la Muse de Lormont ; Sur l'envoi de plusieurs de ses livres, par Frédéric Lévy.—Nouvelle canadienne : Le naufrage d'un bonheur, par Pedro.—Nouvelles à la main.—Notes sur l'Exposition de Chicago.—Choses et autres.—Feuilletons : Les deux mariages de Cécile.—Les Mangeurs de Feu.—Enigme.—Echecs et Dames.

GRAVURES.—Exposition colombienne : Le dernier coup de ciseau aux grandes statues.—Beaux-Arts : Une étude instructive.—Portraits : Mlle "Jeanne l'Etoile" ; Mme Marie-Edouard Lenoir.—Florence (Italie) : La villa Palmieri occupée actuellement par S. M. la reine d'Angleterre.—Gravure du feuilleton.—Regrets éternels.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

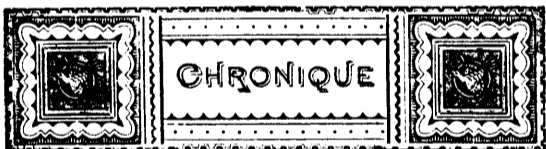
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés de MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



IER, 14 avril, sachant, par l'almanach, que le chevalier Printemps devait être arrivé, et ne l'ayant pas encore vu, je me suis décidé à faire le tour des hôtels de Montréal, où je constatai que son nom ne figurait pas dans les livres.

Où pouvait donc bien être cet intéressant et amoureux jeune homme ?

J'allais donner ma langue aux chiens, dans l'impossibilité de résoudre le problème, quand, arrivé rue Saint-Hubert, je me décidai à aller serrer la main de mon ami, le docteur S. L. . . ., qui dirige, comme vous le savez, un établissement d'un genre spécial.

On parlait de la pluie plutôt que du beau temps, bien entendu, vu l'humidité de l'atmosphère, quand le docteur me dit que la chose n'avait rien d'étonnant. . . .

—Comment, rien d'étonnant ? mais, mon cher docteur !

—Absolument rien. Le chevalier Printemps est ici, sous mes soins.

—Expliquez-vous.

—Pour obéir aux astronomes et aux fabricants d'almanachs qui ont décidé que la saison du renouveau commencerait le 21 mars, le chevalier Prin-

temps s'est mis en route le jour susdit, et c'est par hasard que je l'ai rencontré ; mais, dans quel état ?

—Quel état ?

—Piteux, lamentable, déplorable ! Printemps, pressé d'arriver chez nous, était parti de New-York habillé légèrement, en complet, couleur du temps de là-bas, une pervenche à la boutonnière, gai comme un pinson, avec sa malle pleine de semences. Tout alla bien au commencement, mais en traversant, à pied, comme il voyage toujours, la chaîne des Alleghany, il prit froid, s'enrhuma et, c'est tout enchifrené qu'il me tomba dans les mains, car son premier soin fut de venir me consulter. Vous savez que je l'avais connu à Rome, où il demeure pendant neuf mois de l'année, alors que j'étais zouave pontifical.

—Oui, là et ailleurs ; il vient rarement dans le nord, je le sais, mais après ?

—Après, la chose est bien simple : il était malade, je l'ai fait coucher, transpirer—comme le temps—et il est en bonne voix de guérison.

—Quand le verrons-nous ?

—Dans quelques jours, quand il aura fini le second traitement.

—Le second ?

—Oui ; il subit en ce moment mon traitement contre . . . pas l'ivrognerie, non,—anti-alcoolique.

—Allons, bon ! moi qui me figurais que le chevalier ne buvait que de la rosée, de l'eau d'étable, etc.

—Justement, cela et autre chose, mais c'est en allant au sucre que, comme tous les bons Canadiens, il prend aussi un peu d'étoffe du pays, et vous n'ignorez pas qu'on en prend parfois trop. C'est donc, pour se remettre complètement, qu'il s'est décidé à se faire soigner. La chose est bien claire.

Et voilà comment il se fait que le Printemps est en retard et qu'il nous arrivera bientôt, frais comme une primavère et sobre comme un juge. (J'allais écrire : "Comme un juge—sobre," mais la magistrature a été si malmenée depuis quelque temps, que je n'ai pas envie de me brouiller avec elle).

Peut-être même est-il, à l'heure où vous me lirez, sorti de la maison de la rue Saint-Hubert, pour aller ouvrir les bourgeons dans les bois et suspendre des nids dans les branches.

** Nous sommes si près du premier mai, qu'il faut forcément parler de l'Exposition de Chicago qui va s'ouvrir.

Parmi les curiosités exposées, figurera la première locomotive, "John Bull," ayant fait un service régulier aux Etats-Unis.

Cette bonne vieille est encore très alerte pour son âge, et c'est sans aide aucune qu'elle s'est rendue de New-York à destination, pas plus vite mais pas plus lentement qu'autrefois, avec cette sage et prudente cadence qu'avaient les locomotives du temps de sa prime jeunesse.

Le Canada pourrait aussi revendiquer une place d'honneur dans l'histoire de l'industrie, et j'espère qu'il en sera question dans le Congrès scientifique qui aura lieu pendant l'exposition.

C'est du Canada, en effet, de Québec, qu'est parti le premier vapeur, la première "gondole au cœur de feu," qui ait fait la traversée de l'Atlantique, entièrement à la vapeur.

Ce fait est malheureusement ignoré en Europe, mais les écrits de Sulte, LeMoyne, Campbell, Sandford Fleming et Rouillard, ont parfaitement décidé la question d'une manière incontestable.

M. Rouillard vient justement de faire, à Québec, une conférence très intéressante sur ce sujet et il y a lieu d'espérer qu'il la répétera sous peu à Montréal.

Je vais, avec sa permission, lui faire de nombreux emprunts :

** Ouvrez n'importe quel dictionnaire, une encyclopédie quelconque, voire même un ouvrage spécial sur l'emploi de la vapeur, et vous verrez qu'on affirme que c'est le *Savannah* qui est le premier bateau à vapeur ayant traversé l'Atlantique en 1819.

C'est vrai et c'est inexact.

Vrai, en ce sens que le *Savannah* a, en effet, traversé la mer en 1819.

Inexact, parce que la traversée se fit à la voile les neuf dixièmes du temps.

Il était cependant sous vapeur en arrivant en Europe, car on lit dans une correspondance adressée de Londres, le 9 juillet, à un journal de Montréal, le *Western Star* :

"Le *Savannah*, bateau à vapeur, récemment arrivé à Liverpool, d'Amérique, le premier vaisseau du genre qui ait jamais traversé l'Atlantique, a été poursuivi pendant toute une journée à quelque distance des côtes d'Irlande, par le croiseur du Revenu, le *Kite*, de la station de Cork, qui l'avait pris pour un vaisseau en feu."

Après son voyage à Liverpool, le *Savannah* fut conduit à Saint-Petersbourg, où l'empereur de Russie ne put s'empêcher d'exprimer son admiration pour l'entreprise américaine. Il revint en Amérique le 4 décembre 1819, après avoir essuyé une forte tempête.

Le capitaine n'ayant pu le vendre au gouvernement américain, auquel il l'offrait pour le service de la poste, fut forcé de le vendre à des particuliers pour le prix qu'avait coûté sa construction.

Depuis, il n'a plus été question du *Savannah*.

Du reste, il allait, comme on l'a vu, plutôt à la voile qu'à la vapeur.

** Le premier navire ayant traversé l'Atlantique, avec la vapeur seulement, est canadien ; c'est le *Royal William*, construit à la basse ville de Québec, en 1831, où il fut lancée au milieu des acclamations de la foule, le 27 avril.

Ce fut une imposante cérémonie. Le gouverneur, lord Aylmer, y assistait et ce fut lui qui lui donna le nom du souverain d'Angleterre.

Il fut lancé à la haute marée du soir. M. Augustin Coté, propriétaire du *Journal*, de Québec, le doyen de la presse canadienne, qui a encore bon pied et bon œil, était sur le haut de la falaise ce jour là et se souvient parfaitement.

Une compagnie, subventionnée par la Législature, la "Quebec and Halifax Steam Navigation Co." le fit construire. M. George Black, ancien constructeur de navires, de Québec, fournit les plans et devis, et surveilla les travaux.

Il jaugeait 1,370 tonneaux et coûta £16,000.

Après avoir été lancé, le *Royal Williams* fut remorqué à Montréal, où il reçut une machine construite par Bennet & Henderson.

Dix jours après son retour à Québec, le capitaine Jones, venu exprès d'Angleterre pour commander ce vaisseau, reçut l'ordre de commencer le premier service qui ait été établi par bateau à vapeur entre les villes de Québec, d'Halifax et les ports intermédiaires.

Ce service dura un peu plus de deux ans et fonctionna très bien, mais ce ne fut pas un succès financier, et on décida bientôt de l'envoyer en Angleterre où l'on espérait trouver plus facilement un acquéreur.

Le 5 août 1833, le *Royal William*, commandé par le capitaine John McDougall, quitta définitivement la rade de Québec, pour traverser l'Océan, avec trois passagers, dont nous n'avons malheureusement pas les noms.

Le voyage dura vingt-quatre jours et si la traversée ne fut pas précisément bien rapide, il faut se souvenir que l'on fut souvent forcé de s'arrêter en mer pour faire des réparations à la machine et aux roues à aubes.

A son arrivée en Angleterre, le *Royal William* fut nolisé par le gouvernement portugais pour transporter des troupes au service de Dom Pedro.

En 1834, il fut vendu au gouvernement espagnol, et son nom fut changé en celui de *Isabel Segunda*. Ce fut ce navire, canadien des mâts à la cale, qui devint le premier navire de guerre à vapeur que les Espagnols possédèrent, et le commandeur Henry hissa son pavillon à bord.

En 1838, après de bons services, il devient un peu comme le couteau de Jeannot, on remplace tantôt sa coque, tantôt ses machines, mais il garde toujours le même nom.

Pour un vaisseau construit dans une colonie, alors de très peu d'importance aux yeux des bons Anglais de Londres, il faut avouer que le *Royal*

William ne s'est pas mal tiré d'affaire, puisqu'il a eu le double honneur d'inaugurer la navigation océanique à vapeur et de devenir, par promotion et au choix, le premier navire de guerre de la marine espagnole.

Voici à ce sujet des vers de Benjamin Sulte, vers cités par M. Rouillard, dans sa conférence, mais qui sont entièrement inédits.

Ils sont très bien enlevés et pleins d'esprit :

Les peuples qui n'ont pas d'histoire
Sont, par là, les plus heureux.
Il faut se moquer de la gloire
Qui ne fait que des malheureux.

Ces maximes, que la Sagesse
Enseigne aux enfants comme aux rois,
Chacun les tourne avec adresse,
Selon ses goûts, selon ses droits.

L'histoire écrite, qui se vante
D'avoir tout compris ici bas,
Demande à l'Europe sa aide
D'éclairer, de guider ses pas.

S'agit-il de notre Amérique ?
Tout se condense en quelques mots :
" De l'Acadie au Pacifique
On ne voit que des Esquimaux ! "

Il faut aller au bout du monde,
Pour apprendre le vérité ;
Il faut savoir jeter la sonde,
Avant qu'un fait soit constaté.

Or, mes amis, en conscience,
Je vous soumetts un cas nouveau.
Promu'guez-le pour la science ;
Si l'on vous croit, ce sera beau !

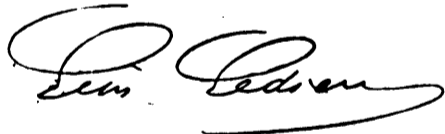
Prouvez—car la chose est facile—
Que notre peuple est le premier
Qui sut rendre la mer docile,
Tout en se passant du voilier.

Apprenez à la grande histoire
Ce qu'elle ignore absolument :
La vapeur nous doit sa victoire
Sur les vagues de l'Océan.

Oui, c'est à nous qu'il faudra rendre
La palme dans ce grand combat.
Si la chose a de quoi surprendre,
C'est tant mieux pour le Canada !

Et c'est justement parce que la chose est surprenante que j'ai tenu à en dire quelques mots dans le MONDE ILLUSTRÉ.

Et sur ce, merci aux auteurs cités.



LETTRE D'ACADIE

Lundi de Pâques 1893.

Mes chères lectrices,
Mes aimables lecteurs,



U'ELLES sont agaçantes les crécelles des trois derniers jours ! On dirait un siècle que les cloches sont à Rome ! Autrefois, quand je feuilletais certains monuments pittoresques, je m'imaginai des merveilles. Un sonneur, pas un sonneur moderne, mais un fier damoiseau, brette au flanc et panache sur l'oreille, tournait une roue ; la roue ébranlait mille languettes de bois ; les languettes convoquaient le peuple ; le peuple accourait aux nocturnes, alors que tout se voile des ténèbres du soir et des deuils de la foi.

Dans un coin d'Acadie, un choriste secoue, au lieu de ce bijou du vieux temps, une planche où s'adaptent trois loquets, noirs de rouille dont le tic-tac frêle et sec sonne merveilleusement l'agonie du carême. Nous sommes encore très simples, en Acadie ; nous sommes très simples et très compliqués en même temps. Vous n'y êtes plus ! Et, cependant, nous sommes très simples en fait de

crécelles, et tout aussi compliqués que les Montréalais, par exemple, en amour !...

Je vous vois rire d'ici ! Vous prétendez, peut-être, qu'il ne sied point de prêter à mes concitoyens des aptitudes à l'idylle et des succès dans le genre ! Pourtant, c'est mon voisin, Pierre Surette, un fils de la Markland, notre orgueil aujourd'hui, notre vengeance, notre épopée, notre Jason, qui remplit le monde du bruit de sa conquête !

L'été dernier, j'ai cueilli des fraises sanguinolentes, en promenant ma rêverie dans ses prés ; et, lui, cueillait une veuve dorée en la promenant aussi dans les campagnes de Boston. Il est vrai que ceci ne dépend nullement de cela ; l'argument vaut, toutefois, puisqu'il s'agit de conclure, qu'en hyménée Montréal n'est point plus complexe que mon village. Sommes-nous d'accord ?

Et M. Léon l'edieu qui parle de vœux séniles, de vieille édentée, de chat naïf et de souris finaude, pourrait se dire tout bas, que des cheveux blancs sont quelquefois tout un poème. Mais, enfin, ceci est une idylle !

D'abord, d'aucuns disent une jeune veuve, jugeant, sans doute, d'après les sentiments ; d'autres disent du jeune homme : c'est un valet, un cocher, un laquais !—Oui.—Alors, la millionnaire est une ruine ! Dame, qui le sait au juste ! Je ne m'explique pas le mystère moi-même ; à moins que la veuve ait pour Pierre un amour de fou ; alors, elle n'est plus vieille... Après trente ans, les femmes n'ont pas d'âge. Ou bien, c'est Pierre qui aimait la veuve et le lui a déclaré comme en use tout homme sérieusement épris ; ainsi donc elle devait être charmante par quelque endroit encore. Le public ignore, jusqu'à ce jour lequel épouse l'autre.

Toujours est-il que les têtes se grisent et que nombre de mes concitoyens vont se disputer les places de jardinier, de garde, de valet et, surtout, de cocher, à Boston, chez les veuves riches, sans autre épithète.

On en jase beaucoup ; les hommes trouvent généralement l'aventure toute naturelle, les femmes esquissent une moue qui pourrait signifier à volonté oui et non. J'ai voulu en avoir le cœur net.

Hier, j'étais invité à manger les œufs de Pâques chez des amis. L'entretien roula, vous le pensez bien, sur Pierre, le veinard cocher de la veuve ; et, l'on taxa de balourdise la bonne fortune de ce pauvre garçon, et l'on voua la femme aux gémonies ; bref, on en aurait dit pis que prendre. Tant bien que mal, je fis volte-face et prétendis que, franchement, l'argent avait fasciné le jeune cocher, dès lors qu'une femme n'a plus ni beauté ni cœur après la quarantaine

—Voulez-vous vous taire !—Ah, par exemple !
—Vraiment, gentil monsieur !—Y songez-vous !
Alors, répliquai-je, quand cessez-vous, mesdames et mesdemoiselles, d'être charmantes ?

Ceux qui ont dit leur mot sur cette question dans le plébiscite à l'ordre du jour, n'ont jamais peut-être interrogé les personnes en cause. Je l'avais donc risqué.

Hélas ! parmi les définitions qui devaient donner la clef de toutes anomalies, aucune n'était adéquate ; mais celle de Mlle E. C***, qui ne lui convient point, je vous jure, a clos le débat, de l'aveu de tous et m'a donné raison à demie. Jusqu'à plus ample informé, dans notre cercle, tous les vents et tous leurs revirements seront expliqués par le système de Mlle E. C***.

" Nous n'avons pas d'âge charmant ; mais, des saisons charmantes en quelques âges ; puis, les saisons deviennent des jours ; les jours déclinent et se font moments ; les moments s'écoulent et ne sont plus qu'instant ; mais, ils suffisent encore pourvu que l'on se dépêche."

Elle ne riait pas en disant sa petite philosophie. Chose singulière, une vieille fille même a voté comme nous ; tellement est forte la conscience que nous nous formons d'avoir toujours un peu de charme.

Veuillez, charmantes lectrices de tout âge et vous, lecteurs, mes amis, croire toujours à ma considération distinguée.



CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Aux salles du Cabinet de Lecture Paroissial, le 19 avril au soir, j'ai concert organisé en l'honneur de la cour Sainte-Hélène des Forestiers Indépendants. On offrait à cette cour une bannière, récompense de son active propagande : de toutes les cours de l'ordre, c'est celle qui a enregistré, en un temps donné, le plus grand nombre de membres.

Chant, musique, récitations, tout a bien réussi et contribué à faire à la cour Sainte-Hélène un complet petit triomphe. M. J. P. Coutlée, Député H.C.F., toujours à l'affût pour organiser ces réjouissances de fraternité, une fois de plus, a réussi à souhait.

* *

Nous profitons de la publication du portrait de Mme Marie-Edouard Lenoir, notre exquise correspondante girondine, pour donner un cinquième et dernier sonnet de sa belle série inédite : *Poèmes du Cœur*. En même temps, nous avons pensé être agréable à nos lecteurs comme à elle-même en reproduisant quelques pièces inspirées par elle, et dont la copie manuscrite se trouve, à point, entre nos mains. Cela lui agréera à elle, étant donné—c'est M. Faivre qui parle—que " les beaux vers qu'elle suscite la passionnent autant sans doute que les beaux vers qu'elle compose."

Quant à nos lecteurs, ils ne seront pas fâchés, pensons-nous, de voir corroboré par des faits ce que nous exposons ailleurs touchant le distingué patronage littéraire qu'exerce cette femme de lettres.

De ces morceaux, deux sont de M. Frédéric Lévy, un aimable confrère qui nous les a adressés du fond de sa province de France. L'autre a pour auteur un des collaborateurs de notre journal, et il a trait précisément à cette délicate photographie de Mme Lenoir, que nous reproduisons aujourd'hui.

* *

Mercredi dernier, le 19 avril au soir, M. le sénateur Tassé donnait une conférence à l'Union Catholique. Le distingué publiciste, rédacteur en chef de *La Minerve*, a eu là tout le succès que faisait pressentir son nom et celui de son œuvre. " Voltaire, Mme de Pompadour et quelques arpents de neige " : c'était le sujet qu'il avait choisi. Il l'a traité de main de maître, avec cette sûreté de touche qu'on lui sait.

Il y avait salle comble dans le vaste amphithéâtre, au soubassement du Gesù. L'auditoire n'a pas ménagé au conférencier ses chaleureux applaudissements. Aussi, c'était plaisir de voir fustiger d'importance, flétrir selon qu'il le mérite, par quelqu'un d'entendu, cet ignoble patriarche de Ferney, ce traître à son pays, plat valet de monarques étrangers qui lui achetaient ses bassesses. On n'a pas manqué de goûter beaucoup aussi le vivant portrait tracé de cette autre disgrâce de la France : Antoinette Poisson, dame Lenormand de l'Etiolle, marquise de Pompadour. Sous nos yeux paraissaient ainsi intimement unis ces deux monstres-courtoisans, les deux âmes damnées de la cour de Louis XV, qui décrétèrent et firent effectuer l'abandon du Canada, ces quelques arpents de neige ou de glace...

Cette belle leçon d'histoire n'est à M. Tassé qu'un succès de plus dans le genre. Mais puisse-t-elle encourager l'Union Catholique à offrir souvent d'aussi instructives et intéressantes conférences à son public.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Alex. Mart.*, Sainte-Cunégonde.—Nous avons reçu votre poésie voilée déjà quelques temps. Elle est très bien. Cependant, nous désirerions, avant de la publier, avoir votre adresse exacte.

Alic... Sainte-Thérèse.—Comme fantaisie, ça peut passer. Mais après tant d'autres... Soyez patient.

Bluet, Chicoutimi.—" Bluet " aura son tour le plus tôt possible. L'autre pièce est d'un intérêt moins général, dans la forme surtout, peut-être... La parenté du héros et de l'auteur est trop apparente : ça crée de la prévention et amoindrit l'intérêt. Respectueusement soumis.—J. St.-E.

SON AMOUR

Il m'aime mais sachant qu'il ne doit pas m'aimer,
Je souffre de l'amour dont son âme est remplie,
Et, pleine de pitié pour sa tendre folie,
Je voudrais l'en guérir sans oser l'en blâmer.

Dans ses actes, pourtant, rien ne peut m'alarmer :
Le plus profond respect à ses aveux s'allie
Et s'il se laisse aller à la mélancolie,
Sans amertume, au sort, il sait se conformer.

Je tâche vainement de prendre un air sévère :
Puis-je me révolter ou fonder le courroux
En face de celui qui, fervent, me révère !

Il a l'âme d'un preux et le cœur d'un trouvère.
Et sentant qu'il n'a pas le droit d'être jaloux
Son amour reste ardent sans cesser d'être doux.

Marie-Edouard Lenoir

Inédits, de la 4^{ème} série des *Poèmes du cœur*.

HOMMAGE RECONNAISSANT

A Mme Marie-Edouard Lenoir, pour sa gracieuse photographie spontanée, est offerte à un pauvre jeune rimeur

"Madame, qui vous voit vous aime et vous admire,
"En vous se trouve tout : talent, grâces, beauté,
"Nul ne saurait, jamais, vous parler sans délire.
"On rêve, à votre aspect, de la divinité."

J'avais chéri le cœur pleurant dans votre lyre,
Les flûtes de votre esprit dans vos vers enchantés ;
J'admire vos talents dont le charme m'attire,
M'enivrant, à longs traits, de leurs suavités !

D'aussi célestes dons je subisais l'empire
Et, pourtant, j'ignorais nombre de vos beautés...
Contemplant votre image, où votre âme respire,
J'ai vu le digne écrivain de joyaux si vantés.

Muse au cœur soupirant, à l'esprit qui pétille,
Muse à l'accent sublime, au doux gazouillement,
Ton œil pur et profond c'est l'astre qui scintille...
Madame, je bénis votre main secourable.

Pour guider au succès le littéraire amant !
De m'avoir allumé ce phare incomparable,
Madame, je bénis votre main secourable.

Fridt Olsson

Du MONDE ILLUSTRÉ, de Montréal.

NOS CORRESPONDANTS A L'ETRANGER

MADAME MARIE-EDOUARD LENOIR,

Directrice du Biographe et présidente de l'Académie Littéraire, Musicale et Biographique de France



ENTRE toutes les personnalités intéressantes que nos lecteurs ont déjà vues défiler dans cette galerie, au cachet exotique si attrayant, en voici une qui méritait bien de figurer aux premiers rangs. Notre regret sera, pour bien longtemps, que sa tardive collaboration nous ait permis, naguère seulement, l'honneur insigne de la compter

parmi les nôtres. Mieux vaut tard que jamais, cependant, alors surtout qu'il s'agit de cette riche et précieuse acquisition : le concours de Mme Lenoir à une œuvre littéraire. Aussi, sommes-nous fiers de lui accorder aujourd'hui la place d'honneur si méritée, et, tout en la présentant à notre public, de la remercier en face de lui.

C'est un des plus délicats et sympathiques littérateurs de la France actuelle que nous trouvons en Mme Lenoir. Notre gracieuse co-sœur du *Biographe* n'en est pas moins l'une de ces femmes d'élite qui font l'honneur et accentuent le triomphe de leur sexe, en révélant tout à fait et au grand jour les côtés les plus charmants et pratiques à la

fois de ses vertus propres. Grâce aux séductions d'un tendre et noble cœur s'alliant à la puissance d'une âme forte, aux enchantements d'un bel esprit, Mme Lenoir a accompli ce tour de force littéraire : devenir une femme de lettres distinguée, et rester en même temps une femme !... dans la plus exquise acception du mot.

Charmeurs et pratiques, à la fois, ai-je dit. De fait, elles sont l'exception les femmes ayant dévoué leur vie au culte du beau littéraire, sans que ce soit un peu au détriment, sinon du bien, hélas ! au moins du bon, tel qu'il est l'apanage naturel des filles d'Ève... La femme, trop souvent, garde mal l'équilibre dans ses dévouements comme en ses hostilités.

Mme Lenoir, elle, a su éviter ces écarts qui nous font regretter parfois l'intrusion de nos sœurs ou de nos belles dans des milieux où se fane leur plus véritable couronne de reines, où se ruine leur prestige de femmes.

Femme par la délicatesse de l'esprit, femme par la richesse du cœur, femme par la générosité de l'âme : telle elle fut dès l'abord, telle elle a grandi, telle elle demeure encore sous les dehors du charmant publiciste que toute la France admire et affectionne. Elle ne se contente point de charmer, comme pour ses congénères c'est si souvent le cas. Elle ne s'arrête pas même à la prétention d'instruire les masses, de les guider, ravies, à travers les champs de la science ou les plaines éthérées de l'idéal. Mme Lenoir a voulu faire servir à plus digne fin les qualités efficaces, particulières à sa nature de femme, superbement douée. Elle s'ingénie à n'employer les ressources de son talent subtil qu'à soulager les maux de ses semblables, les guérir, si possible, les enchanter du moins.

Voilà pourquoi elle multiplie pour eux, avec une constance toute féminine, les refrains suaves de foi, d'amour et d'espérance dont elle berce tendrement les cœurs endoloris.

Vivre pour embaumer continuellement, des arômes d'une âme tout entière imprégnée de chrétienne bonté, les plaies de l'existence et en adoucir les amertumes, ce fut, à jamais, son programme. Le sonnet que nous allons lire nous le démontre. Et les affections qu'elle s'est acquises, de partout, fortes, sincères, durables, prouvent qu'elle l'a fièrement accompli.

PRIÈRE

S'il est vrai que sur terre, ô mon Dieu, je fus mise
Pour rendre un peu d'espoir au cœur des malheureux,
N'enlevez pas au mien les élans généreux
Ni la compassion tendre et par vous permise.

A mon rôle de sœur, fière d'être soumise,
Je sais le prix d'un mot sincère et chaleureux ;
Ceux qui souffrent par l'âme et pour l'art sont nombreux
Dans la sphère d'élite où vous m'avez admise.

Presque tous sont en proie au doute meurtrier ;
Manquer de foi, douter, me un homme avant l'heure
— Pour vivre, il n'est de bon qu'aimer, croire et prier.

Plutôt que de ne pas plaindre un frère qui pleure
Quand il vient, tristement, à moi se confier,
Oh ! permettez, mon Dieu, que bien vite je meure,
Mme MARIE-EDOUARD LENOIR.

Pour nous, c'est là que s'affirme sur le grand nombre de ses semblables, rivales dans les arts de la pensée, la supériorité du doux poète qui a rimé ces vers. Ils respirent, en effet, le dévouement attendri, la commisération généreuse, qui consolent et soutiennent, notes caractéristiques de l'être où Dieu mit beaucoup plus de l'ange, parce qu'il voulait en faire le soutien de l'homme et son inspirateur.

Mme Lenoir a, cependant, un autre don qui la distingue entre plusieurs. C'est cette douce philosophie, toute d'amour, d'espoir, de confiance, par la vertu de laquelle "si elle pleure, c'est sans amertume, si elle souffre, c'est en souriant. Un secret espoir soutient cette femme supérieure. C'est là toute sa force !" Et pour dépenser l'énergie de cette force d'âme, rare de plus en plus, en ces jours où l'on dégénère, il semble, parce que la foi, l'espérance et la charité se sont obscurcies au souffle immonde du matérialisme, Mme Lenoir se plaît à inventer des dévouements nouveaux. L'aumône de l'argent, aux pauvres qui l'acclament,

comme une Providence visible, ne satisfait point l'ambition de son âme ardente. L'aumône du cœur aux éprouvés qui l'implorant, parce qu'elle a subi l'extase de la douleur ; parce que " mariée à seize ans à peine, elle a connu les joies délirantes et les angoisses poignantes de la maternité à l'âge où il y a encore de l'enfant dans la femme : elle n'avait pas vingt ans que sa vie maternelle était déjà terminée, elle avait perdu ses deux enfants ; " l'aumône du cœur ne la rassasie même pas. Elle pousse l'héroïsme jusques aux libéralités de la pensée, l'aumône de l'esprit, si je puis ainsi m'exprimer.

N'en déplaise à sa modestie, Mme Lenoir fait école. Plus d'un littérateur de demain, prosateur ou poète, lui sera redevable de ses succès. C'est qu'elle aura été l'ange tutélaire qui, dans les droits sentiers, prit soin de diriger ses premiers pas tremblants.

Après avoir charmé par les beautés de son cœur, les trésors de son âme, elle consacre à patronner, éclairer les débuts des zélés disciples qu'elle s'est faits, les puissants moyens de son lucide jugement et de sa belle intelligence.

Qui ne sent tout le bien que peut accomplir cette moderne Clémence Isaure en favorisant ainsi l'essor de la pensée, de tout le prestige qui s'attache à sa haute personnalité ? Que de talents cachés, tenus dans l'ombre par une timidité excessive, ou qui se seraient totalement fourvoyés faute d'une sage orientation, ont éclos, se sont développés, ont pris de l'ampleur et de la solidité, sous l'égide protectrice et l'inspiration éclairée de cette Muse bienfaisante ! Telle est encore l'histoire de tous les jours, car la sollicitude de Mme Marie-Edouard Lenoir est inépuisable. En nos jours où, plus que jamais peut-être, les consciencieux travailleurs de la pensée vont devenir les maîtres des destinées humaines, le progrès social sera redevable pour autant à la femme remarquable dont nos lecteurs ont à présent l'image sous les yeux. Ces traits sont à considérer ; très vraisemblablement, ils revivront un jour dans l'histoire littéraire de cette fin de siècle. La gracieuse présidente de l'Académie Littéraire, Musicale et Biographique de France, devra occuper là une place d'honneur, d'après la louable coutume de rappeler les noms des bienfaiteurs au frontispice des monuments.

En dépit de cette gloire qui l'attend, de cette faveur qui l'entoure, Mme Lenoir ne laisse pas que de briller par une aimable modestie.

"D'un abord extrêmement gracieux, a écrit quelqu'un qui eut l'avantage de la connaître personnellement, mais très simple malgré la majesté de son air, elle sait vous mettre parfaitement à l'aise : la bonté d'ailleurs est écrite sur ses traits d'une infinie douceur."

Une dernière note nous est fournie par le même écrivain que je viens de citer et nous offre une démonstration nouvelle de la chrétienne philosophie dont s'inspire l'éminent publiciste, au viril talent, resté femme, pourtant, par l'esprit et le cœur.

"Souverainement indulgente et bonne, dit M. Ricard, rédacteur en chef du *Progrès*, de Paris, n'interprétant pas avec malignité ce qu'elle voit, ne répétant pas sans charité ce qu'elle entend, ne jugeant pas témérairement ce qu'elle ignore, et plus heureuse de louer les autres que de les blâmer."

Voilà pour la femme. S'agit-il, à présent, d'apprécier l'écrivain, poète et journaliste (*), je me sens moins d'audace, parce que je me sais encore moins de compétence. Je laisse à M. Eugène Faivre, de Paris, une autorité en la matière, cette tâche agréable mais délicate. Ce publiciste de renom a consacré à Mme Lenoir une jolie page biographique dont j'extraits les quelques lignes suivantes.

"La simplicité du style prévaut contre l'éclat le plus vif quand elle recouvre un esprit alerte et bien conformé. En cela il en va de même que pour l'art oratoire où les plus brillants effets sont éclipsés par le naturel.

(*) Mme Marie-Edouard Lenoir a publié *Fleur de Cyprès*, ouvrage couronné par la Société d'encouragement au bien, ainsi que *Fleurs éphémères*, un *Abîme*, *l'Adolescence et l'Age mûr*, les poèmes *en cœur*, *Connus et Inconnus*, *Quelques Miettes de ma table*, plus le *Biographe*.

“ Mme Edouard Lenoir semble la manifestation vivante de ces vérités.

“ Elle écrit purement et simplement. Elle habille sa phrase avec goût, avec sobriété, avec élégance aussi, une élégance sans recherche, sans fanfreluches, et qui laisse toujours entrevoir sous le vêtement la ligne nette et souple de la pensée.

“ Son talent est fait de bon sens, de finesse intuitive et de charme....

“ Journaliste, Mme Marie-Edouard Lenoir résout la difficulté d'être piquante sans piquer quiconque, d'être spirituelle sans qu'il en coûte à personne, de biographier et de faire de la critique littéraire comme elle présenterait la personne ou l'œuvre d'un invité nouveau-venu aux familiers de son salon.

“ Poète, elle s'inspire aux sentiments intimes, aux tendresses, aux joies et aux douleurs familiales : c'est une Niobé souriante et discrète, mais inconsciemment....

De cette amertume, nous avons le secret dans le deuil précoce qui est venu affliger sa toute jeune maternité.

“ On sent, ajoute M. Faivre, qu'elle a conservé de ces épreuves-là une angoisse stupéfaite qui se ravive aux deuils d'autrui, et que l'idée de la mort hante à jamais sa douce et charmante tête.”

Cette auréole de tristesse résignée prête un charme nouveau à ce noble front de femme, fait pour porter tous les diadèmes. Il ne nous apparaîtrait pas moins beau, couronné d'épines ou enguirlandé de fleurs.

JULES SAINT-ELME.

LA PRÉVOYANCE

SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS POUR LES FEMMES

N. D. R. — Nous avons demandé à notre collaboratrice, Mlle Jeanne L'Etoile, quelques notes sur sa philanthropique fondation. C'est bien le plus glorieux panégyrique possible pour accompagner sa photographie. Discrète et modeste, elle s'en est tenue à nous communiquer simplement ce qui suit. Elle dit :

“ Ce que femme veut, Dieu le veut.”

Le 4 février dernier, au cours de ma chronique dans *Le Canadien*, j'insérais ce qu'on va lire, me doutant fort peu que l'idée que j'énonçais alors presque avec crainte, serait sitôt couronnée de si heureux résultats.

“ Un jour en lisant un discours prononcé par un jeune orateur fort en vogue dans la politique, j'avais été frappée de la citation que j'ai placée en tête de ces pages ! “ Quand Dieu veut embraser le monde d'une grande idée, il l'allume dans le cœur d'une femme.” Ce souffle inspirateur m'a donné le courage de vous faire connaître l'idée qui germe dans mon cerveau depuis longtemps déjà. Si mes projets méritent vos sympathies, j'en serai très flattée, si au contraire, ils vous paraissent irréalisables, nous n'en serons pas plus mauvais amis. Déjà j'ai causé de la chose avec plusieurs de nos grands industriels qui emploient un nombre considérable d'ouvrières et tous ceux que j'ai vus m'ont l'air d'accueillir mes suggestions avec intérêt.

“ La nécessité de la fondation d'une Société de Secours Mutuels entre les femmes canadiennes-françaises est évidente, et la fondation d'une association de bienfaisance serait un bienfait réel pour la classe ouvrière.... De même que la Société des Artisans dont j'ai étudié la constitution, l'association aurait pour but de venir en aide aux ouvrières dans la maladie et cela se ferait au moyen de la cotisation mensuelle, usitée dans ces sortes de sociétés. Je ne vous en dis pas plus long sur ce sujet aujourd'hui, on me dira ce qu'on en pense à huis clos....”

Trois mois à peine se sont écoulés depuis la suggestion de cette Société de Bienfaisance, et nous sommes déjà en pleine organisation.

“ L'association de Prévoyance,” pour les femmes, hommes et enfants est à préparer ses règlements. Les fondateurs de l'œuvre sont tous avantageusement connus du public. Le comité de direction est composé de MM. Thos. Gauthier, Dr C. A. Casgrain, Jules Helbronner, de *La Presse*, Dr

E. P. Lachapelle, J. M. Fortier, Rémi Tremblay, de *La Patrie*, W. Pagnuelo, P. J. A. Voyer, du *Monde*, Urbain Lafontaine et autres.

Les aviseurs légaux de la société sont l'hon. L. O. Taillon, MM. J. Alex. Bonin et Wilbrod Pagnuelo, avocats associés.

La *Prévoyance* est fondée principalement dans le but d'avantager, de secourir et de protéger les filles et les femmes qui ne peuvent assurer leur vie dans les compagnies d'assurance qui exigent de fortes primes et ne paient qu'à long terme ou à la mort des assurés.

De plus les femmes ne peuvent faire partie d'aucune de ces nombreuses sociétés de secours mutuels, telles que la St-Joseph, les Artisans, la C. M. B. A., les Forestiers, etc. Jusqu'ici donc la femme ne pouvait trouver de secours dans le cas de maladie, qui ne la ménage pas. A son décès il est rare qu'une femme du peuple laisse quelque petit capital à ses enfants ou parents ; aucune société n'a voulu jusqu'à ce jour y pourvoir. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi, toutes les femmes peuvent, moyennant une contribution minime, faire partie de l'Association de Prévoyance, qui offre, entre autres les avantages suivants à ses membres.

(a) A la mort d'un membre, une forte prime est payée aux héritiers ;

(b) Durant tout le cours de la maladie, les soins d'un savant et habile médecin et même tous les remèdes nécessaires, le tout gratuitement ;

(c) Pendant la maladie, l'association paie une pension à l'associée malade, ce qui est d'un grand secours ;

(d) Les contributions, quoique très légères, sont néanmoins collectées au domicile de chaque membre par les agents de l'association ; ainsi les membres n'ont pas à se déranger et à laisser leurs maisons ou leurs besognes pour aller verser leurs petites contributions au bureau de l'association.

C'est là un grand avantage que l'Association de Prévoyance seule, croyons nous, offre à ses membres. Les femmes surtout sauront bien l'apprécier.

Le bureau de l'association est situé au No. 71a rue St-Jacques, dans la bâtisse de *La Presse*. On pourra y adresser toute demande.

PAGES ÉTRANGÈRES

LE SORT DES FORÇATS EN RUSSIE — LE MARTEAU ET LE RASOIR — UN ÉPISODE. — CE QUI SE PASSE EN SIBÉRIE

Il semble qu'après la *Maison des Morts* de Dostoïewski, il est difficile de trouver dans le récit de la vie des forçats en Sibérie quelque détail caractéristique. Cependant je viens de rencontrer dans un livre russe intitulé : *Au milieu des Réprouvés*, que vient de m'envoyer un écrivain russe, M. Lineff, un tableau bien saisissant.

Nous sommes dans la cuisine des forçats. Sur le seuil de la porte, grande ouverte, se tient une sentinelle. Au milieu de la cuisine on aperçoit un groupe de prisonniers gardés par la troupe. Au centre de ce groupe, près d'une enclume de forgeron, on remarque un petit homme brun, couvert d'un long tablier noir.

A côté de lui, un personnage vêtu d'un vieil uniforme d'officier, râpé et sans épaulettes, le barbier de la prison, est occupé à aiguiser un rasoir sur une large courroie attachée au cadre de la fenêtre.

Un brigadier et deux gardiens apportent deux longues chaînes et les jettent devant l'enclume.

— Eh bien ! qui donne le bon exemple ? demande avec bonhomie le forgeron.

— Moi, si vous voulez !.... On n'échappe pas à sa destinée.

Et un tout jeune homme, secouant une luxurieuse chevelure noire qui tombait en longues boucles sur son col, s'avance en souriant.

— Pauvre diable ! il a douze ans de travaux forcés, explique un des prisonniers à un gardien : il a tué sa femme. C'est un bon diable quand même.

Le jeune homme, sans se faire prier, s'assise par terre en allongeant les jambes, et pendant que ses camarades lui jetaient des lazzi, en attendant leur tour, le forgeron prenait la mesure de ses chevilles pour y ajuster les chaînes.

Il ne reste plus qu'à fermer les deux anneaux

en enfonçant dans chacun un clou muni d'une tête énorme.

— Et maintenant, ne bougeons plus ; attention, dit le forgeron au patient avant de commencer cette opération ; et vous, gardiens, ajouta-t-il, prenez garde, il ne faut pas qu'il relève la jambe ou je ne réponds plus de rien.

— Soyez tranquille, dit l'assassin d'une voix résolue, je ne ne ferai pas estropier....

— Oh ! nous la connaissons.... que ne fait-on pas pour sortir du baigne ?

— Attention ! je commence, cria le forgeron en brandissant un énorme et lourd marteau, dont il frappa des coups redoublés pour enfoncer le clou dans l'anneau.

Le moindre écart du marteau et la jambe du forçat eût été broyée.

Tout se passa bien.

Le jeune homme se releva ; son large front élevé et son beau visage étaient couverts de grosses gouttes de sueur.

Les beaux bracelets qu'on t'a donnés là ! ricana le prisonnier qui prit la place du premier.

— Ne m'en parlez pas, ne m'en parlez pas ! camarade, dit un troisième, mieux vaut se pendre que de porter ces bracelets-là !

— Moi, je m'en moque bien ! dit un forçat qui, évidemment, avait déjà fait plus d'une fois connaissance avec ces bracelets. Quand je voudrai ficher le champ, ce n'est pas ce joujou qui me retiendra ; je l'enlèverai comme une plume. En attendant, son cliquetis m'amuse....

Pendant ce temps, le jeune meurtrier, à qui l'on venait de mettre les chaînes, avait été placé sur un escabeau, devant une fenêtre, dans l'attente d'une nouvelle épreuve.

— Oh ! les beaux cheveux ! les beaux cheveux ! s'exclama avec enthousiasme le barbier qui aiguisait son rasoir : ça me fait mal de les couper. Quel dommage !

— Celui qui tond un mouton en retire du profit, s'écria un prisonnier, mais nous, on nous tond pour nous humilier, nous défigurer....

— Voyez-vous, ami, reprit un vieillard, nous tondre ainsi la moitié de la tête, c'est pire que la Sibérie, pire que le baigne... c'est faire de nous des lépreux.

— Plaignez-vous, plaignez-vous, dit le brigadier, vous devez être reconnaissants qu'on ne vous marque plus au fer rouge.... il n'y a pas longtemps qu'on a cessé....

Tout à coup, la salle fut remplie d'un bruit de sanglots irrépressibles.

Tous les prisonniers se turent et regardèrent avec compassion le beau gars, dont le figaro du baigne avait coupé les plus belles boucles.

Le malheureux, qui avait stoïquement regardé le fer qui s'enfonçait dans ses chairs et menaçait de broyer ses os, pleurait comme un enfant sous le rasoir qui fauchait l'épaisse toison dont il était si fier.

— Assez, ami, assez pleuré, lui dit le barbier d'une voix qui tremblait d'émotion.

— Laissez-le, laissez-le pleurer ! implorèrent tous les autres prisonniers.

— Si cela ne dépendait que de moi, j'aimerais bien mieux m'en aller tout de suite ; croyez-vous que cela me fasse plaisir de voir ce beau garçon pleurer ainsi ses beaux cheveux ? répondit le barbier.

Quelques prisonniers s'approchèrent de leur camarade et s'efforcèrent de le consoler.

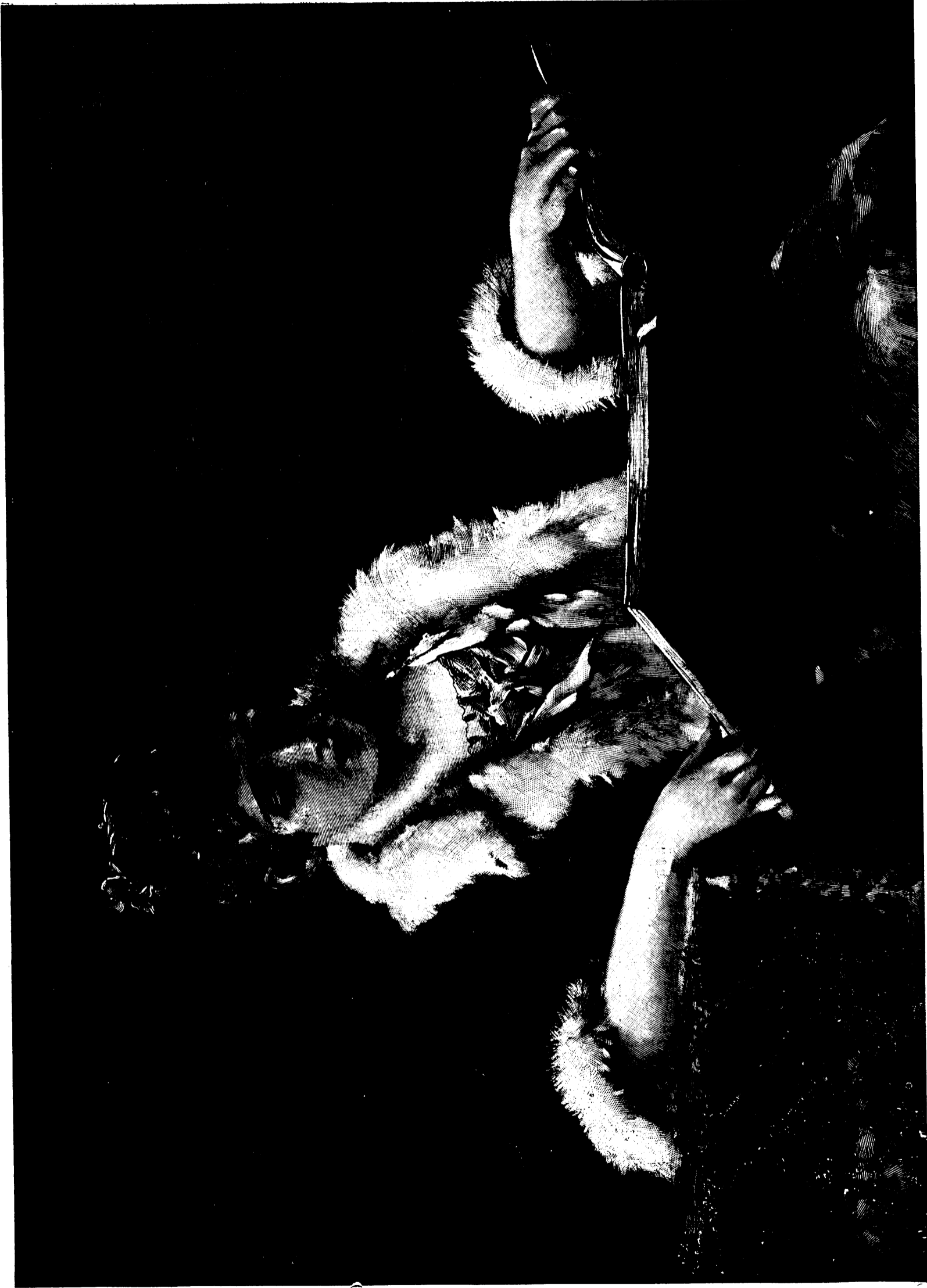
Mais il les repoussa :

— Laissez-moi, laissez-moi, de grâce. Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi me fait-on souffrir ainsi ?.... Pourquoi ai-je brisé comme cela ma vie.... je n'ai plus de courage !.... tuez-moi plutôt, pour en finir....

Et pendant longtemps le prisonnier pleura et se lamenta, tandis que le barbier déconcerté, d'une main tremblante achevait de raser la moitié de sa tête, au milieu des imprécations et des murmures hostiles des forçats....

MICHEL DELINES.

Dans le but de populariser le *Pater* de François Coppée, la librairie G. A. et W. Dumont (1826, rue Ste-Catherine) en a publié une édition réduite à 10 centins. A tous de l'acheter.



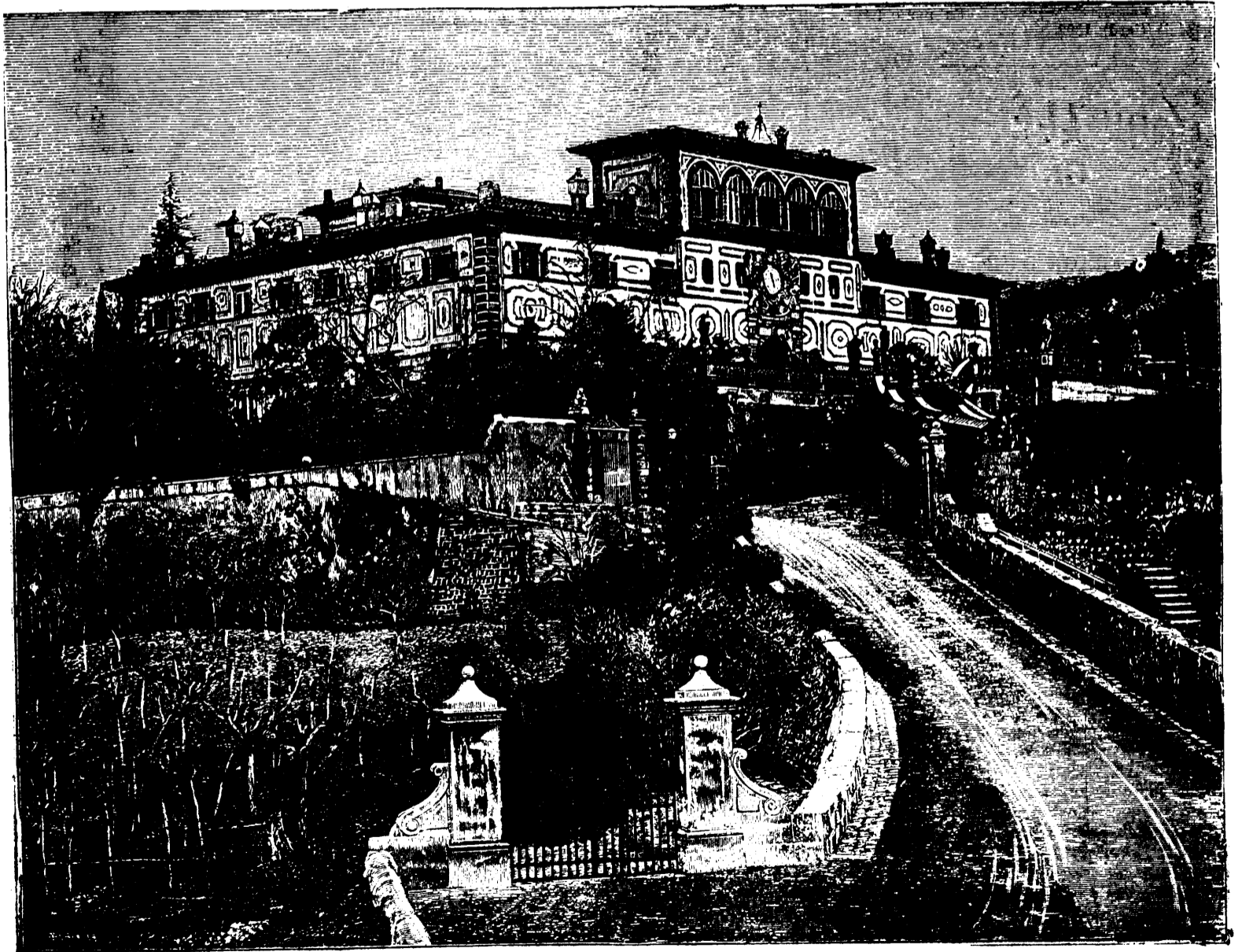
UNE ETUDE INSTRUCTIVE — COMPOSITION DE M. H. VOGLER



MLLE "JEANNE L'ÉTOILE"
Promotrice de "l'Association de Prévoyance," pour les femmes



MME MARIE-ÉDOUARD LENOIR
Prés. de l'Académie Littéraire, Musicale et Biographique de France



FLORENCE (ITALIE) — LA VILLA PALMIERI OCCUPÉE ACTUELLEMENT PAR S. M. LA REINE D'ANGLETERRE

A LA MUSE DE LORMONT

(Sur l'envoi de son portrait)

Vous avez sur les traits tous les charmes, madame,
Et l'on doit vous aimer comme une âme ajustée,
Car le Ciel a posé sur votre front de femme,
Cette couronne d'or qui se nomme beauté !

Vous avez les trésors de l'esprit et de l'âme,
Vous avez, double sceau de votre royauté :
Dans vos grands yeux rêveurs ce diamant : la flamme,
Dans votre cœur aimant, ce rayon : la bonté.

Vous avez dans la voix les douceurs d'une lyre ;
Muse, pour cultiver les fils de votre empire,
Vous avez votre luth aux accents enchanteurs.

Puis, vous avez encore la grâce et le sourire,
Et pour mieux nous prouver combien l'on vous admire,
Vous avez votre nom gravé dans tous les cœurs.

(Sur l'envoi de plusieurs de ses œuvres)

Merci de ce présent ! Quels beaux livres, madame !
Quelle aimable surprise et pour moi quel plaisir
De savourer ces vers d'où s'exhale votre âme,
Comme d'un cœur trop plein s'exhale le soupir.

Merci ! Par ce don fait dans le but de me plaire,
Vous venez de fleurir mon modeste logis,
Grâce à vous le récur sera moins solitaire
Et son foyer désert sera peuplé d'amis.

Je les aime déjà ces fils de votre lyre,
Ces oiselets charmants exilés de vos cieus
Et je vais—ohangement qui doit peu leur sourire—
Dans un coin de mon cœur leur faire un nid soyeux.

Je les lirai souvent vos doux écrits de femme,
Je les lirai surtout à l'heure où dort tout bruit,
Et pour mieux respirer ces roses de votre âme,
Je clorai ma fenêtre aux parfums de la nuit.

Et quand je les lirai près de la fiancée,
Si je vois son œil clair par un pleur obscurci,
Si sa main dans ma main frissonne, ma pensée
Vers vous s'envolera vous dire encor : Merci !

FRÉDÉRIC LÉVY.

France Alais (Gard), 1892.



LE NAUFRAGE D'UN BONHEUR

(Suite et fin)

Quoiqu'il m'en coûtât affreusement de le relancer jusqu'à la banque, je ne devais pas reculer, il fallait à tout prix le voir, mais... s'il n'allait pas être là !... N'importe, j'apprendrais toujours quelque chose le concernant.

En entrant dans les bureaux, je vis une figure étrangère, à ses lieu et place, et je compris que le malheureux avait été renvoyé—chassé honteusement sans doute. Alors il me prit une envie folle de partir et de l'abandonner à son sort, mais en un instant les mille souvenirs se rattachant à notre vie commune, puis le serment que je m'étais fait en recevant la plainte de sa fiancée me vinrent à l'esprit, et je pensai qu'il eût été lâche de m'avouer vaincu avant même d'avoir combattu.

Ce fut donc avec une résolution nouvelle et plus forte que je m'approchai du guichet où se tenait le caissier. Je lui demandai si Lucien L... était dans les bureaux à l'heure présente.

A peine avais-je formulé ma demande que je vis avec un malaise extrême, cinq ou six paires d'yeux me regardant à travers la grille dorée. Sans doute, la curiosité seule était le motif de cette attention que j'avais éveillée, mais il me semblait qu'on me prenait pour un compagnon de débauche de celui que je venais de nommer.

Le caissier, après m'avoir comme ses subalternes, fouillé l'âme de son regard acerbe, me dit que Lucien L... ne faisait plus partie de leur personnel, et que si je voulais le voir, je le trouverais sans doute chez le restaurateur G..., rue A..., numéro 10, ou bien dans quelque fossé.

Indigné de cette réponse que je trouvais brutale, je partis sans remercier, poursuivi par les sourires railleurs que j'avais vus sur les lèvres de tous les employés qui avaient applaudi à la grossièreté de leur patron.

* *

Il était alors trois heures de l'après-midi, mes occupations me laissaient libre jusqu'à huit heures (je faisais le service de nuit). Mais craignant de ne pouvoir me rendre à mon poste au temps voulu, par voie télégraphique j'obtins de mon confrère la promesse qu'il me remplacerait jusqu'à mon retour.

Rassuré de ce côté-là, je me dirigeai vers l'endroit où m'avait adressé le caissier. Plusieurs fois, je dus prendre des informations ; la rue que je demandais était presque inconnue. Enfin, un sergent de police me fournit les renseignements nécessaires pour la trouver et lorsqu'arrivé au numéro indiqué, j'aperçus l'étroite porte qui donnait dans un sombre soubassement, je me dis que ce devait être des établissements de ce genre que les romanciers appellent restaurants borgnes. Moi, j'aurais dit aveugles, car c'est à peine si, étant entré, j'avais pu me guider dans la demi-obscurité qui régnait dans la salle appelée *bar room* où le jour n'entraît que par deux étroites fenêtres, garnies en partie de carreaux de carton en guise de vitres... et puis, celles qui restaient étaient si sales !...

Ah ! c'était bien le lieu que je m'étais figuré comme étant le cadre digne du vice et de la débauche ; oui, cela sentait la fange, le déshonneur et pourtant, c'était là que je venais chercher celui que j'avais longtemps appelé : mon ami, mon frère !...

Malgré la répulsion que m'inspirait le lieu où je me trouvais, je parvins à prendre l'air d'un habitué de la guinguette et d'un pas ferme, je m'approchai de l'homme qui trônait derrière le comptoir d'étain, puis, tout d'un coup, il me vint à la pensée que le nom de Lucien ne devait pas être connu de ce bonhomme, alors, j'hésitai une seconde et ayant avalé avec dégoût un verre de menthe que je m'étais fait servir, je demandai s'il n'y avait là personne avec qui je pourrais passer le temps. Sans une parole, le vieux me désigna à la droite de la pièce, une porte fermée d'une portière en loques.

De l'autre côté, c'était un passage, où je me trouvai en face de sept ou huit portes comme celles que je venais de franchir. Les premières étaient ouvertes et les cabinets étaient vides, mais j'entendais des éclats de voix et je fus bientôt devant celui d'où venait le bruit. Les déchirures de la portière me permettaient de voir ce qui se passait au dedans, et je ne m'en fis pas scrupule.

Je vis trois hommes assis à une table carrée ; ils jouaient aux cartes. La quatrième place était occupée par deux bouteilles et trois verres, sales comme tout ce que j'avais vu là !

Les deux individus dont je pouvais voir la face m'étaient inconnus, mais dans celui qui me tournait le dos, je n'eus pas de peine à reconnaître celui que je cherchais. Enfin, je le tenais, et je ne sortirais de là qu'en sa compagnie.

M'étant donc avancé jusqu'à lui, sous le regard inquisiteur de ses deux compagnons, je lui mis la main sur l'épaule ; il tressauta, puis, m'ayant regardé, il balbutia... je ne sais quoi.

Il avait bu, mais il n'était pas complètement ivre, il me reconnaissait, et je vis dans son regard troublé qu'il avait honte de l'état dans lequel je le voyais. Ses habits, qu'il entretenait d'ordinaire si propres, étaient fanés, tachés de boue et de vin ; son chapeau de feutre dur était cassé en maints endroits ; sa figure même était changée et ses yeux rougis ; sur chacun de ses traits on pouvait lire comment avait été rude pour lui l'apprentissage de la vie de taverne.

Je lui tendis la main, il me donna la sienne, mais ce signe de bienvenue n'avait rien de la pression sympathique que nous échangeons auparavant. Il me présenta ses camarades de jeu : le premier était un compagnon de hasard, dont j'ai oublié le nom ; l'autre, plus intéressant, était M. Roger. Je ne doutai pas un instant que ce ne fût lui que Mlle. D... m'avait désigné. Pourtant, il n'a-

vait en rien l'air d'un vilain, au contraire, et si je l'avais rencontré ailleurs que dans cette cambuse, je l'aurais certainement pris pour un gentilhomme. De figure et de taille parfaites, mis avec une élégance un peu rare, il ne semblait pas être dans le milieu qui lui était habituel. D'ailleurs il était parfaitement sobre, et, plus tard, lorsque pour atteindre mon but je dus trinquer avec eux, je compris comment il avait pu garder sa raison intacte, tandis que les autres arrivaient à l'ivresse ; c'était lui qui versait à boire à verres pleins pour eux, et quelques gouttes à peine pour lui.

Cet homme-là, pensai-je, si c'est bien lui qui a entraîné Lucien dans ce bouge, doit avoir un but caché pour cela. Je ne me trompais pas, en supposant ainsi, car, peu après, j'apprenais que, dédaigné et repoussé par la fiancée de Lucien, il s'était vengé à sa manière en perdant celui qui lui était préféré.

Ayant tiré mon ami à l'écart, je lui dis que je le cherchais depuis plusieurs heures, que j'avais des communications importantes à lui faire, etc. Je lui proposai de venir avec moi faire une marche, et je lui conteras cela en route. Il semblait ne pas y tenir, mais il finit par se laisser convaincre. Je craignais que Roger ne lui fit des observations sur son départ précipité, mais il se contenta de nous souhaiter un bon voyage et nous laissa partir.

Dans la rue, je me sentis déchargé d'un poids immense. Sans mot dire, l'on se dirigea vers la gare du chemin de fer, où nous arrivions vers sept heures. Il y avait un train à sept heures et demie, nous le prendrions. Je fis part de mon programme à Lucien, il n'éleva aucune objection, il semblait indifférent à tout.

Nous étions montés dans le convoi ; un quart d'heure, et nous serions loin de la ville. Le train allait partir, quand j'aperçus Roger qui venait à nous, le sourire aux lèvres. Ayant échangé quelques paroles avec moi, il s'adressa ensuite à Lucien ; il parlait à voix basse. Que lui dit-il ? Je l'ignore, mais le résultat fut que, malgré mes prières et mes supplications pour le retenir, il s'en alla avec Roger... Je partis seul, le génie du mal triomphait.

* *

Cependant, j'étais résolu à recommencer la lutte bientôt ; mais quand, trois jours après, je retournai à M... ce fut pour apprendre que mon malheureux ami n'y était plus. On me dit que, délaissé par Roger qui, jusque là, lui avait fourni de l'argent pour boire, il s'était embarqué pour un voyage sur un vaisseau transatlantique. Il n'avait pas d'argent, il paierait de sa personne, il serait matelot, homme de somme, que sais-je !...

Quand je me fus assuré que ce qu'on m'avait dit était vrai, je n'eus plus l'espoir de tenir jamais mon serment.

Revenu chez moi, j'écrivis quelques lignes à Mlle D... Je lui dis mes démarches, leur inutilité et mes regrets de n'avoir pu conserver mon ami et lui rendre son fiancé.

IV

Trois années avaient passé sur les événements que je viens de raconter. Souvent, je pensais avec amertume au sort de Lucien, de qui j'étais sans nouvelles depuis son départ. Qu'était-il devenu ? Je l'ignorais et j'étais sans espoir de l'apprendre jamais, quand, par une nuit d'orage, une nuit de janvier, froide et poudreuse, on frappa à la fenêtre de mon bureau. J'étais à demi endormi dans ma chaise, en attendant qu'un train vint réquérir mes services pour obtenir sa feuille de route. J'avais éteint ma lampe pour reposer ma vue fatiguée, de sorte que quand j'eus ouvert à celui qui avait frappé, je ne pus voir ses traits ; ce que je vis, c'est que c'était un vagabond comme il y en a tant, hélas ! qui voyageait à pied sur la voie ferrée, attendant une occasion de se glisser inaperçu dans un char vide, pour faire un bout de route à bon marché.

D'ordinaire, je n'ai pas d'égards pour cette classe d'hommes, mais il faisait si mauvais qu'il y avait dehors que, pris de pitié, je lui permis de se réchauffer à mon feu. Sans rien dire, il s'assit sur le siège

que je lui avais poussé, et moi, sans plus m'occuper de lui, je repris ma sieste interrompue.

Une heure s'écoula. Un train entra en gare. L'étranger se lève, il s'en va, mais arrivé à la porte, il s'arrête pour me remercier de l'hospitalité que j'avais bien voulu lui donner.

Je fus frappé du son de cette voix. Je l'avais déjà entendue, j'en étais sûr. Il me semblait même qu'elle m'était familière.

En une seconde j'eus de la lumière, et je vis devant moi, non un vagabond ordinaire, mais un malheureux qui pleure, le visage dans ses mains. Emu malgré moi, je cours à lui, et ayant relevé sa tête, je recule de surprise en reconnaissant... Lucien ! Lui, honteux, avait voulu s'enfuir, mais je l'avais retenu.

—Non, lui dis-je, tu ne partiras pas, je t'avais perdu, je te retrouve et je te garde... Je veux savoir... Je veux que tu me dises...

Lui, pleurait toujours.

—Allons, continuai-je, calme-toi, et prenant mon propre mouchoir j'essuyai ses larmes.

Alors seulement, je remarquai l'extrême pâleur de son visage, ses yeux enfoncés sous l'orbite et ses lèvres minces... Il était malade, bien malade, le pauvre ami, et il voulait s'en aller braver de nouveau le froid et la neige. Oh non ! mon amitié ne le permettrait pas.

* *

Depuis plusieurs jours, que Lucien partageait ma chambre et ma table, sa maladie avait empiré. Il était pris de la poitrine et il avait déjà eu deux hémorrhagies abondantes.

Un matin, en rentrant, je le trouve habillé, prêt à sortir.

—Où vas-tu ? lui dis-je. Tu ne vas pas sortir en cet état, j'espère ?

—Oui, me répondit-il, je ne saurais rester ici plus longtemps... J'ai même abusé de ton amitié dont je suis indigne... Oh ! si tu savais !...

—Mais, repris-je, où veux-tu aller ?

Il ne savait pas... A l'hôpital peut-être, si on voulait le recevoir. Comme je me récriais, il ajouta :

—L'hôpital ne vaut-il pas mieux que la prison ? Et se jetant sur une chaise, il s'écria : Autant vaut tout te raconter et il me fit le récit de sa vie depuis qu'il était parti de M....

Le bateau sur lequel il s'était embarqué, était un grand Yatch appartenant à un banquier véreux qui le faisait servir à la contrebande de liqueurs entre les îles Saint-Pierre et Miquelon et la côte américaine. Le capitaine et presque tous les hommes du bord étaient des repris de justice et pendant deux années, il avait vécu de leur vie, puis tout à coup, la douane avait saisi le yatch et son contenu, puis elle avait fait arrêter tout le personnel. Il était arrivé que Lucien et l'un de ses camarades étaient absents pour quelques heures lors de la descente de la police dans le bateau. Lorsqu'en revenant, ils avaient appris ce qui s'était passé, ils s'étaient enfuis du bourg où ils étaient pour se réfugier dans une des grandes villes des Etats Unis, où, pendant six mois encore, Lucien avait vécu dans la fange, fréquentant les cabarets les plus perdus, puis, un jour qu'avec plusieurs jeunes gens, il jouait aux cartes en buvant, il s'était élevé une querelle qui s'était terminée par des coups de couteau. L'un d'eux était même resté sur le carreau, dangereusement blessé. Les autres s'étaient dispersés avant l'arrivée de la force publique.

Cet événement avait enfin ouvert les yeux de Lucien, il se dit que c'en était trop de cette vie, et il jura de s'amender et de remonter un à un les degrés de l'abîme où il s'était laissé choir. Il se fit à lui-même le serment que jamais un verre de liqueur n'approcherait désormais de ses lèvres, et il avait tenu parole. Je vis, à son regard, qu'il disait vrai et qu'il ne faillirait pas.

Après sa vie de débauche, il me dit les souffrances innombrables qui avaient été siennes, et les mille difficultés qui s'étaient élevées sur son chemin quand il s'était agi de gagner sa vie honnêtement. Il avait connu la misère noire, les humiliations les plus profondes et, lorsqu'il eut fini son histoire, je me surpris à me demander laquelle

était la plus grande de la faute ou de l'expiation ?

Oui, il était descendu bien bas, le pauvre jeune homme, mais aussi comme il avait souffert, comme il avait lutté courageusement !

L'opinion publique, sans doute, ne lui tiendrait pas compte de ses efforts, mais moi, est-ce que, en face de son repentir, je n'allais pas oublier sa culpabilité pour ne me ressouvenir que le malheureux avait plus que jamais besoin d'amitié et de soutien, car il allait mourir, je le pressentais, et, quand après l'avoir décidé à rester quelques jours encore avec moi, j'eus fait venir un médecin, celui-ci ne me cacha pas que "ce serait bientôt fait" ; puis il me demanda ce que je prétendais faire de ce malade. J'avouai que j'étais fort embarrassé étant moi-même chez des étrangers, mais que je ne pouvais pas le laisser aller mourir sur la route. A son tour, il me parla d'hôpital ! Je me récriai de nouveau, il me semblait que ceux qui laissent des leurs mourir dans ce lieu, commettent presque une infamie... Je comprenais qu'on put y aller pour subir une opération quelconque, mais pour mourir de la mort des phtisiques ! rien ne me semblait si triste et j'aurais tout donné pour éviter cette nouvelle souffrance à l'ami que j'allais perdre à jamais, cette fois.

Pourtant, je dus me rendre aux justes observations du docteur et aux pressants désirs de Lucien lui-même. Il ne lui répugnait pas d'être conduit là, et inscrit sur la liste des pauvres... Peut-être même y trouvait-il une certaine consolation à la pensée d'ajouter un nouveau sacrifice à son expiation.

A vrai dire, lorsque je fus témoin des soins intelligents et dévoués qu'il reçut à l'hôpital de M... je dus revenir de mes préventions contre cette institution.

Pendant trois semaines, la maladie de Lucien fit peu de progrès. J'allais le voir chaque jour et je m'étais presque repris à espérer qu'il pourrait retourner à la santé et... qui sait... je pourrais peut-être tenir mon serment de le rendre, régénéré, à sa fiancée... Hélas ! c'était une illusion, car, en deux jours, il devint si faible qu'il parlait avec peine, et que le médecin déclara qu'il n'en avait que pour quelques jours à vivre.

L'aumônier vint faire son œuvre de pardon, il trouva une âme convertie et repentante qu'il laissa résignée et confiante dans l'Infinie Miséricorde.

* *

Le Ciel l'avait absous, mais il lui restait sur la terre deux pardons à obtenir : celui de son père qui l'avait maudit et celui de la fiancée dont il avait brisé le cœur par son abandon. Il me fit part de son désir, et me dit quelle consolation ce serait pour lui de mourir réconcilié avec son père et avec la pensée que lorsqu'il ne serait plus, les lèvres de celle qu'il avait aimée murmurerait pour lui une prière et le pardon. Je comprenais quelles devaient être ses impressions et je résolus de lui procurer cette dernière joie. J'allais être téméraire... mais elle l'avait aimé, elle ne saurait être insensible à ce désir d'un mourant. Je me rendis donc à la demeure de Mlle D....

Une servante me reçut, me fit entrer dans une salle où elle me pria d'attendre, pendant qu'elle portait ma carte à sa jeune maîtresse, qui parut presque aussitôt, toute émue et tremblante, car elle avait compris qu'il s'agissait de Lucien ! Elle était là, immobile, voulant m'interroger et trop troublée pour le faire, craignant peut-être d'aprendre quelque chose d'affreux. Enfin, elle parvint à se calmer un peu et, m'ayant offert un siège, elle me demanda à quoi elle devait l'honneur de ma visite.

—Ne le devinez-vous pas ? répondis-je, avez-vous oublié celui... ?

Elle ne me laissa pas le temps de continuer, et me supplia au nom du ciel de lui dire ce que je savais ; et je lui fis le récit des misères et des regrets de l'infortuné... Puis, quand je lui annonçai qu'il était mourant dans un lit d'hôpital et qu'il attendait son pardon, elle éclata en sanglots et s'écria, effarée :

—Attendez-moi, j'y vais.

Mais, après une seconde de réflexion, elle ajouta qu'elle ne pouvait faire cette démarche sans l'as-

sentiment de son père. Cependant elle promit qu'elle viendrait dans l'après midi.

Quand je revins auprès de mon ami, heureux de lui apporter cette nouvelle, un homme était là, penché sur son chevet : c'était son père qui, averti par l'aumônier, venait retirer de la tête de son enfant la malédiction dont il l'avait accablé trois années auparavant.

A deux heures de l'après midi, une religieuse, accompagnée d'une jeune fille voilée, était auprès de notre malade. Elles restèrent quelques minutes à peine.

Après leur départ, on avait entendu Lucien murmurer : "Maintenant, je serais heureux de mourir." Et, en effet, l'angelus du soir emportait son âme...

* *

Il y a maintenant deux années que Lucien L... repose dans le petit cimetière de S... Sa fiancée est toujours fidèle à son souvenir. De temps en temps je la vois, et nous parlons de lui ensemble. Parfois aussi nous sortons tous deux, et si le hasard place sur notre route un homme ivre, aussitôt deux larmes perlent à ses cils et, si je la regarde, attristé par cette douleur muette, elle me rassure en disant :

—Ils ne sont pas amers, ces pleurs. Je préfère l'aimer dans la tombe que de l'aimer... perdu.

Si, à toute heure du jour ou de la soirée, quelques lecteurs voulaient me suivre dans le restaurant malpropre dont j'ai parlé au cours de cette histoire, ils y verraient un grand gaillard tout dépenaillé, la figure traversée par une large balafre. Il est ivre presque toujours, et il a souvent des accès épouvantables de *delirium tremens*. Quand il fatigue par ses cris et ses imprécations quelques uns des habitués du lieu, on le prend par les épaules et on le met brutalement à la porte. Ce personnage méprisable n'est autre que M. Roger.

En voilà un qui paye de sa propre dégradation les atteintes qu'il a portées sciemment au bonheur et à l'honneur d'autrui.

Pedro.

NOUVELLES A LA MAIN

Amie mielleuse.—Trouves-tu des lettres, quelquefois, dans les poches d'habit de ton mari ?

—Oui, toutes celles que je lui donne pour mettre à la malle.

* *

Dialogue de la rue :

Tu vois ce monsieur ? Il a contribué à essayer bien des larmes.

—Quel bon cœur ! Que fait-il donc ?

Il est marchand de mouchoirs.

* *

Entre gendarmes.

—Garçon, de l'eau ?

—De l'eau ? Pourquoi faire ?

—Mais pour boire.

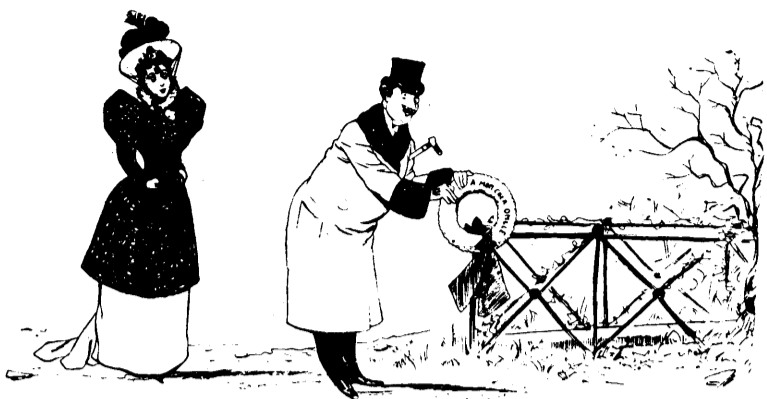
—Tu es fou !... De l'eau !... Quand tu en as seulement dans tes bottes, ça t'enrhume. Et tu t'en m'trais dans l'estomac !

UN MOYEN FACILE DE VENIR EN AIDE A DE PAUVRES MISSIONS

Recueillez les timbres-postes oblitérés de toutes nuances et de tous pays et envoyez-les au Rev. P. M. Barral, Missionnaire à Hammonont, Nouveau-Jersey, Etats-Unis. Veuillez donner de suite votre adresse et vous recevrez avec les renseignements nécessaires un beau Souvenir des Missions d'Hammonont.

Trouvée, la raison de la grande popularité de la Sarsepareille de Hood. C'est simplement celle-ci : les cures de Hood. Soyez sûr d'avoir celle de Hood

REGRETS ETERNELS



NOTES SUR L'EXPOSITION DE CHICAGO

—Dix-huit Indiens de la Bolivie (Amérique du Sud) sont en route pour l'Exposition; parmi eux se trouve un géant qui, assure-t-on, a une hauteur de neuf pieds et dix pouces âgé de vingt cinq ans et pesant 418 livres.

—Une reproduction exacte de l'église de St-Pierre de Rome sera exhibée à l'exposition de Chicago. Le Modèle est pris du plan de Michel Angelo. La bâtisse doit être de 50 x 150 pieds et sera érigée au prix de \$100,000.

—L'Etat de New York doit exposer à Chicago une immense carte représentant dans tous ses détails son système de canaux. On se fera une idée de la grandeur de cette carte quand on saura qu'elle pèse six tonnes. Ce ne serait guère plus de trouble de transporter tous les canaux même.

—Il est arrivé au Jackson Parc un groupe de 125 natifs de l'île de Java, dont la plupart sont des femmes parmi lesquelles des danseuses appartenant à la Cour du Sultan de Sora karta. L'originalité de leurs costumes et leur apparence ne manquent pas d'attirer la curiosité des visiteurs de l'Exposition.

—Un globe terrestre de proportions immenses sera exposé à Chicago. C'est une reproduction de la terre ayant un peu plus de 20 pieds de dia-

mètre avec une circonférence de 63 pieds, une superficie de 2,256 pieds et pesant plus de 4 050 livres; ce globe reposera et pourra tourner sur une axe et sera absolument conforme à ceux que l'on voit en petit dans les écoles. Ce modèle est construit par sections; aussitôt qu'elles seront expédiées à Chicago et on les réunira sur place.

—On sait qu'à l'exposition de Chicago, un palais spécial, le Woman's Building, sera réservé aux travaux des femmes du monde entier. Le comité français, sous la présidence de Mme Carrot, a jugé qu'il était intéressant, au point de vue national, d'adjoindre à son exposition une reconstitution de l'histoire du costume. Cette tâche difficile a été confiée au syndicat de l'Aiguille qui s'en est tiré à son honneur. Depuis la Gauloise et la femme du moyen âge jusqu'à la Française du règne de Louis Philippe, de l'Empire et de la troisième République, toutes les diverses phases de la toilette féminine française sont passées en revue avec une scrupuleuse exactitude d'étoffes, de broderies et de bijoux. Des poupées revêtues de costumes variés ont la coiffure et l'attitude en harmonie avec l'époque qu'elles représentent.

CHOSSES ET AUTRES

—On dit qu'il y a en Chine beaucoup de ponts en pierre qui datent de 1000 ans avant J. C.

—D'après le tableau mortuaire des compagnies d'assurance anglaises, cinquante pour cent des auteurs et hommes d'état, quarante deux pour cent des membres du clergé, trente pour cent des avocats, vingt-sept pour cent des médecins atteignent l'âge de 70 ans.

AMPLEMENT ENDOSSÉE

Est la réclame de la Sarspareille de Hood, s'adressant au sens commun, réfléchi, des gens qui pensent; tellement bien cautionnée toujours que dans le monde de la finance elle serait reçue sans aucune hésitation. Ces témoignages établissent que CELLE DE HOOD GUÉRIT

Les Pilules de Hood guérissent les maladies du foie, la bile, le mal de tête, la constipation.

BREVAGE A LA MODE

Le Chocolat Menier est un breuvage à la mode. En avez-vous jamais fait usage. Adressez une carte postale à O Alfred Chouillou, Montréal, pour un échantillon et mode d'emploi.

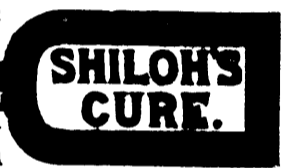
DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

UNE DOSE

LE GRAND
CURE

Remède contre la toux
50c, 75c, \$1



Guérit la Consommation, la Toux, le Craché, les Maux de Gorge. En vente par tous les pharmaciens avec garantie.

Vendu par B. E. McGALE

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162
(Block Barron)

VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER.
Téléphone no 2113.

A VENDRE

Une machine à tricoter,
BON MARCHÉ

S'adresser : 40, place Jacques-Cartier

J. EMILE VANIER
J. (Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
67, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demandes de brevets d'invention, marque de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'étranger.

LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALQ,
4, rue Lord-Byron, Paris
Abonnements reçus au Monde Illustré.

ATTRACTION sans PRÉCÉDENT

Plus d'un quart de million distribués



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises d'opérations, être parties de la présente constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de musique, Nouvelle-Orléans, La.

Renommée depuis plus de 20 ans pour l'intégrité de ses tirages et le prompt paiement des prix, dont suit attestation

" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gerons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec des facsimiles de nos signatures attachés dans les annonces.

J. A. Enclay
Mrs. A. A. Beale
L. J. M...

Commissaires
Le Colonel C. J. Villeré succède au Général Peuregard comme l'un de nos commissaires pour surveiller nos tirages mensuels et semi-annuels. Le Général Peuregard a toujours choisi M. Villeré pour le représenter aux tirages, chaque fois qu'il était absent. M. Villeré a déjà eu la surveillance de neuf de nos tirages.

Nous, les sous-signés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Lotteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

E. M. W. Jmsley, Prés. Louisiana National Bk
Jno. H. O'Connor, Prés. St. A. National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu

à L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 9 MAI 1893

PRIX CAPITAL - - \$75,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$75 000 est.	\$75,000
1 PRIX DE 20,000 est.	20,000
1 PRIX DE 10,000 est.	10,000
1 PRIX DE 5,000 est.	5,000
2 PRIX DE 2,500 sont.	5,000
5 PRIX DE 1,000 sont.	5,000
25 PRIX DE 300 sont.	7,500
100 PRIX DE 200 sont.	20,000
200 PRIX DE 100 sont.	20,000
300 PRIX DE 60 sont.	18,000
500 PRIX DE 40 sont.	20,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE 175 sont.	10,000
100 PRIX DE 60 sont.	6,000
100 PRIX DE 40 sont.	4,000

PRIX TERMINAUX

1,998 PRIX DE 20 sont.	\$39,960
3,434 prix se montant à.....	\$265,460

PRIX DES BILLETS:

Le billet \$5; Deux cent cinquante \$2; Un cent cinquante \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs: 11 billets complets ou leur équivalent en fractions de billets pour \$50.

Tarifs spéciaux pour agents reçus par l'IMPORTANT.— Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous paierons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez : PAUL CONRAD,

Nouvelle-Orléans, La

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à T^o T^o les Loteries nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix. Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.— La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme la Louisiane et une partie de la constitution

LES DEUX MARIAGES DE CECILE

PREMIERE PARTIE

L'EMPOISONNEUSE

—Armand !
—Laisse moi poursuivre. Je voudrais t'épargner tout souci, te rendre la vie si douce !

—Sans toi ! . . .

—Pauvre Cécile ! Je veux te laisser un appui. Je prierai M. Sylvain de te guider, et il verra, de ma part, M. Provençère. Le sous-préfet, malgré ses petits ridicules, est un homme de bon conseil, et sa femme ne refusera pas de te venir en aide. . . . Défie-toi de mes cousins. Ils seront furieux de ne rien recevoir de ma fortune, dont ils n'ont nul besoin. Ah ! je te recommande Madeleine. . . . Tu verras, elle t'aimera à cause de moi.

—Je ne le crois pas, mais sois sans crainte, Armand. Si tes cruelles prévisions se réalisaient et que, malgré les meilleurs procédés, Madeleine ne pût se résigner à habiter encore ici, elle n'aurait aucun motif de se plaindre de ma générosité, car j'ajouterais à ce que tu aurais voulu lui laisser.

—Merci ! Approche-toi plus près de moi ; mais, auparavant, donne-moi à boire.

Mme de la Géraudaye courut vers le guéridon où étaient placées les potions, prit un verre et y vida le contenu d'un fiole ; mais tout à coup, la vieille Madeleine, sortant de derrière les rideaux du lit, s'élança. . . .

Elle arracha le verre des mains de la jeune femme, en jeta le contenu, le lava soigneusement, prépara elle-même la boisson demandée, et le présenta au moribond qui but avec avidité.

Cette action avait été si prompte que Cécile, stupéfaite, ne put se défendre. Elle allait demander à Madeleine l'explication de son audace, lorsque les deux médecins entrèrent dans la chambre.

—Je suis content de vous, M. Berthier, dit le mourant. Je veux vous recommander ma femme et mon fils. Ma pauvre Cécile perdra toute énergie ; veillez sur elle et conservez-lui notre Félix. . . .

M. de la Géraudaye s'interrompit ; sa voix devenait sifflante.

—Mon Dieu dit-il, comme M. Sylvain tarde à venir ! Docteur, pensez-vous que j'aie encore trois heures ?

Les médecins s'approchèrent, essayant, pour calmer le moribond, de lui donner un espoir qu'ils n'avaient pas eux-mêmes, et lui firent prendre une cuillerée d'une potion spéciale.

—Merci à tous deux ! murmura M. de la Géraudaye ; merci de vos soins. Mais répondez à la question que je viens de vous poser. Ai-je trois heures à moi ? Vous hésitez ! Ai-je au moins une heure ! . . .

—Beaucoup plus, je l'espère, répondit M. Berthier.

—Bien, je suis fixé ! . . . Maintenant, pardonnez-moi, je voudrais rester seul avec ma chère femme.

—Armand, les docteurs peuvent s'en aller, s'ils le veulent ! s'écria impétueusement Madeleine : moi, je ne te quitterai, pas !

—M. Berthier, emmenez, je vous prie, ma pauvre Madeleine et veillez à ce que personne ne me fatigue, dit le moribond. Je veux avoir une demi-heure à moi. Pourtant, si le notaire arrivait avant ce délai, vous le feriez entrer. M. Delestang, excusez-moi ; vous le savez, mes moments sont comptés ! Dans une demi-heure, venez me serrer la main.

M. de la Géraudaye parlait avec une telle autorité que les deux docteurs, s'inclinant, se retirèrent et emmenèrent Madeleine malgré la résistance qu'elle leur opposait.

IV

LE TESTAMENT

—A présent, ma Cécile, dit le mourant, aide-moi, je veux écrire.

—Armand, à quoi songes-tu ? Parle-moi, regarde moi, mais écris !

—Dans une heure peut-être, je ne pourrai plus parler, et je veux que M. Sylvain connaisse parfaitement mes intentions.

—Mais, mon Armand chéri, quel besoin de tout cela ? Nous avons un enfant. . . .

—Ne m'interromps pas. As-tu oublié que ma famille ne t'a jamais aimée, toi, la meilleure des femmes et des mères ? Je ne serai plus là pour te protéger. . . . On voudra te faire payer cher le bonheur que j'ai essayé de te donner. On trouvera mille prétextes blessants. Qui sait ? On ira peut-être jusqu'à tenter de te retirer la tutelle de notre fils.

Ceci n'est pas possible !

—Pauvre chère ! Tout est possible à la cupidité déçue. Voilà pourquoi je veux déjouer la méchanceté qui te poursuivra. Vite, apporte ton petit pupitre ; soutiens-moi, je veux écrire !

—Armand ! Mon Dieu ! tu vas excéder tes forces ! Qu'importe la méchanceté ! Je n'en veux pas être préservée, s'il faut, pour cela, sacrifier un seul des instants que tu peux me donner encore

—Obéis moi, Cécile ! il est grands temps. . . . Je le veux !

La pauvre femme se tordait les mains d'angoisse. Un brusque mouvement de son mari la décida. Il avait essayé de quitter le lit.

—Eh bien ! oui, dit-elle. Calme-toi, je vais écrire sous ta dictée ; cela te fatiguera moins.

—Non ! non ! car si M. Sylvain arrive trop tard, ce que tu aurais écrit ne pourrait servir à rien, tandis que mon testament, écrit et signé de ma main, devient inattaquable. Ton pupitre, Cécile, prouve-moi que tu m'aimes !

Il fallait obéir. Cécile apporta le petit meuble, le plaça sur le lit, puis, disposant les oreillers, elle aida son mari à se redresser et, de ses bras, entoura ce pauvre corps soudainement brisé, pendant que sa poitrine se gonflait de sanglots.

M. de la Géraudaye parut avoir recouvré son énergie native. Ce fut d'une main ferme qu'il écrivit les premières lignes, puis sa tête s'affaissa et une sueur froide l'inonda tout entier.

—Pourvu que je puisse terminer ! bégaya-t-il,

—Armand, je t'en conjure, ménage tes forces !

—Oh ! j'y parviendrai ! . . . Soutiens mon bras !

—Armand ! . . . Par grâce ! . . .

—Soutiens mon bras ! répéta l'agonisant, avec une sorte de colère.

Il continua d'écrire, mais en s'arrêtant à chaque mot, et les caractères, si nets d'abord, devenaient presque méconnaissables.

—Je n'en puis plus, dit-il enfin, et je n'ai pas fini ! Cécile je ne vois plus, prends ma main, guide-la. . . . Tais-toi, je le veux ! ou je quitterais mon tombeau pour venir te reprocher ta désobéissance. L'avenir m'effraie pour toi. . . . Guide ma main.

Etouffant ses sanglots, Cécile, tremblante, obéit. Le mourant put achever son œuvre et la signer.

La jeune femme tenait encore la main de son mari, lorsque le notaire entra, accompagné des deux médecins et de Madeleine. Un cri échappa à cette dernière.

—Voyez ! voyez ! dit elle ; qu'est-ce que je vous annonçais ?

Elle courut au lit et voulut s'emparer de la feuille écrite ; un regard du mourant la fit reculer.

L'effort accompli par M. de la Géraudaye l'avait anéanti, mais sa volonté dominait les dernières souffrances qui l'épuisèrent.

D'une voix bien faible, entrecoupée, mais cependant pénétrante encore, il appela auprès de lui le notaire et les deux docteurs.

—M. Sylvain, dit-il, j'ai eu raison de me hâter. . . . Je vous recommande mon testament. . . . J'ai exigé de ma femme. . . . Guidez-la. . . . conseillez-la. . . . Je vous la confie. . . . M. Berthier, aidez-la aussi. . . .

Une syncope l'empêcha de continuer.

Cécile crut que tout était fini. Elle se jeta à genoux et, cachant sa tête dans les couvertures, elle éclata en sanglots convulsifs.

Elle ne vit pas Madeleine, qui, expérimentée, avait compris la vérité, était passée dans la ruelle du lit et épiait le dernier regard de l'agonisant, en même temps qu'elle s'efforçait de lui faire respirer un sel énergique.

Les paupières de M. de la Géraudaye battirent.

—Je suis là, moi, mon pauvre Armand, murmura Madeleine. Je suis là, moi qui t'aime encore comme j'ai aimé mon fils. . . . Moi qui voudrais, pour ranimer ta vie, te donner tout mon sang, comme je te donnais mon lait, quand tu étais un faible petit enfant caché dans mes bras ! . . . Pourtant, tu m'as éloignée et tu as gardé près de toi celle qui te trompait, en te faisant croire qu'elle t'aimait ! . . . C'était pour ta fortune qu'elle avait de l'amour, la malheureuse ! . . . J'ai tout deviné ; mais, va, sois tranquille ! Je veillerai sur ton dernier enfant. . . . elle ne le tuera pas, comme elle a tué les autres. . . . comme elle t'a tué, toi-même, l'empoisonneuse ! . . .

Un cri qui retentit clair, perçant, terrible, fit bondir Cécile et frissonner tout les témoins de cette scène.

M. de la Géraudaye venait de se redresser ; ses bras s'agitaient dans le vide, ses yeux, tout à l'heure voilés par la mort, parurent lancer des flammes. Il sembla vouloir parler.

—Armand ! mon cher Armand ! s'exclama Cécile, en enlaçant son mari de ses bras. Oh ! m'es-tu rendu ? . . .

Par un mouvement très visible, le moribond essaya de se dégager.

—Ne me. . . touche. . . pas ! bégaya-t-il.

Ses lèvres tremblèrent encore, puis il retomba en arrière. Cette fois, tout était fini. . . .

Il fallut emporter Cécile évanouie, pendant que la vieille Madeleine, avec des gestes de folle et d'une voix frénétique, criait éperdument :

—Je l'ai achevé ! je suis maudite ! O mon pauvre enfant ! Je l'ai achevé ! je l'ai achevé ! . . .

V

LES PRÉOCCUPATIONS DE MADAME PROVENCHÈRE

Le soir même, à ***, chacun savait la triste nouvelle et chacun la commentait avec sympathie, car M. de la Géraudaye était vraiment aimé.

Malgré l'heure relativement avancée, et en dépit de la fatigue éprouvée les jours précédents, le sous-préfet et sa femme se tenaient dans un petit salon, encore tout jonché des débris de la fête de la veille.

—Non, je ne puis croire à ce malheur, disait Mme Provenchère. Cela est impossible. M. de la Géraudaye, si jeune, si fort, et que nous avons vu si bien portant hier au soir ! Cela est impossible !

—Vous savez, ma chère amie, que la jeunesse, la force et la santé ne sont pas des armes assez puissantes contre la mort ! dit sentencieusement le sous-préfet.

—Épargnez-moi vos aphorismes et redites-moi plutôt les détails que l'on vous a donnés.

—Je vous les ai déjà répétés plusieurs fois. En rentrant chez lui, M. de la Géraudaye a été pris de convulsions et de vomissements affreux. M. Bertier, appelé, n'a pu enrayer le mal.

—Il y a vraiment une fatalité sur cette famille. Les deux enfants morts si soudainement, l'an dernier ; le père frappé aujourd'hui !

—Et dans quelles circonstances ! Voilà trois morts bien étranges, arrivées exactement de la même façon !

—Les commentaires vont aller plus que jamais leur train. Déjà, hier, j'ai dû appeler à mon aide toute la diplomatie possible afin d'éviter un éclat à Mme de la Géraudaye. Qu'est-ce que ce sera aujourd'hui ?

—J'ai grande hâte de voir revenir Maxime. Lui seul nous apprendra la vérité, car il ne faut pas croire à tout ce qui se colporte dès maintenant.

—Avez-vous envoyé chez la comtesse de Tourgéville, chez Mme Brécet, chez les demoiselles Fortin ?

—J'ai scrupuleusement suivi vos ordres, ma chère amie. Du reste, Maxime nous rendra compte de tout. C'est lui que j'ai chargé de faire les visites indispensables.

—Vous avez sagement agi. Maxime, seul, peut nous donner avec intelligence la marche à suivre, car, sans doute, il va y avoir une explosion, et notre situation deviendra bien délicate ! Songez que d'hier, à peine, nous sommes à peu près acceptés par la société dont la comtesse de Tourgéville est l'âme.

—J'entends le bruit d'une voiture. Bien certainement, Maxime revient de la Géraudaye.

Peu d'instants après, en effet, Maxime pénétrait dans le petit salon.

Il salua légèrement et tomba plutôt qu'il ne s'assit sur une chaise.

—Excusez-moi, dit-il, tout ce que je viens de voir et d'entendre m'a absolument bouleversé.

—M. de la Géraudaye ?

—Sa femme ?

—Ce que vous aviez déjà entendu dire est absolument vrai. M. de la Géraudaye est mort. Cette catastrophe reste entourée des circonstances les plus tragiques. Il laisse un testament, mais Mme de la Géraudaye, paraît-il, l'a poussé à écrire. Elle aurait fait plus : le moribond ayant à peine conscience de lui-même, sa femme lui tenait la main et la guidait, dans la crainte que le notaire n'arrivât trop tard...

Les exclamations de M. et de Mme Provenchère arrêtaient Maxime.

—Ce n'est pas possible ! disaient-ils.

—C'est trop vrai. MM. Bertier, Delestang, Sylvain, ont, eux-mêmes, constaté le fait. Il y a plus : quelques paroles de la vieille Madeleine Bourdin ont été recueillies par les autres domestiques, et le mot "d'empoisonnement" circule parmi eux.

Le sous-préfet et sa femme se regardaient, épouvantés.

Mais, enfin, reprit M. Provenchère, ce testament pour lequel un crime aurait été commis, que contient-il ?

—Là-dessus, on n'est pas tout à fait d'accord, M. Sylvain n'ayant pas cru d'avoir satisfait aux questions qu'on lui adressait. Mais chacun reste persuadé que la fortune est laissée en usufruit à Mme de la Géraudaye sans préjudice d'une douaire superbe, et avec pleine propriété si l'enfant existant encore venait à mourir.

—C'est une belle situation, dit Mme Provenchère ; mais à quel prix est-elle obtenue !

—Si des soupçons graves s'élèvent, dit à son tour M. Provenchère, il y aura, cette fois, une enquête.

—Je suis persuadé que M. Demattre agit déjà. J'ai vu M. Bertier et M. Delestang entrer chez lui.

Le silence se fit. Le nom du procureur de la République avait donné une sorte de frisson aux trois interlocuteurs.

M. Provenchère, le premier, reprit son sang-froid.

—Cette affaire, dit-il, me paraît encore plus étrange que criminelle, car, enfin, quel intérêt pourrait y avoir celle que l'on accuse ? Personne n'ignore que M. de la Géraudaye, jeune, beau, riche, était esclave des moindres volontés de sa femme. Il l'avait épousée contre le gré de ses propres parents, et la petite Cécile Monseil semblait rendre à son mari l'adoration dont il l'entourait. Jamais il n'y a eu de commentaires sur sa conduite.

—Excepté cependant quand, il y a deux ans, M. de la Géraudaye prit tant de précautions extraordinaires et interdit à sa femme de se promener dans le parc, fit observer Mme Provenchère.

—C'est vrai ; mais rien de sérieux ne fut découvert, et chacun resta

convaincu que les traces d'escalade observées étaient celles d'un malfaiteur déçu dans ses projets de vol. Les plus acharnés ennemis de Mme de la Géraudaye n'ont pas osé soutenir le contraire.

—En revanche, reprit Maxime, ils n'ont pas épargné les mots durs, cruels même, lors de la mort subite des deux enfants. À les entendre, un crime monstrueux avait été commis. Aussi, l'opinion publique est elle assez préparée pour qu'il n'y ait qu'une voix contre Mme de la Géraudaye ; on l'accuse d'avoir donné au père le poison qui a fait périr les enfants !

—Mais, dit la sous-préfète, il reste un petit garçon. À moins qu'il ne disparaisse, lui aussi, Mme de la Géraudaye n'aura pas la libre disposition de la fortune.

—Oubliez-vous, madame, combien cet enfant est délicat, chétif ? Le croyez-vous plus assuré de vivre que ses frères, les robustes nourrissons dont je me souviens encore ?

—Taisez-vous, Maxime, vous me faites trembler ! Que serait donc Mme de la Géraudaye ?...

—Je l'ignore encore, mais, hélas ! il se rencontre parfois des natures dont le penchant au crime est irrésistible, et qui se livrent au mal uniquement pour le plaisir de le commettre.

—Alors, laissons cet affreux sujet. Je donnerais beaucoup pour que le mystère s'éclaircisse sur-le-champ et de la manière la plus naturelle. Ces choses m'oppressent ; elles me rendraient nerveuse, je crois. Racontez-moi plutôt ce que vous avez appris dans la famille de M. de la Géraudaye.

—La comtesse de Tourgéville, sa tante, est décidée à provoquer des poursuites. Mme Brécet et les demoiselles Fortin, ses cousines, ne pardonneront pas à Cécile Monseil d'avoir été préférée à elles-mêmes. Elles s'uniront à Mme de Tourgéville pour l'accabler. De plus, circonstance embarrassante pour vous, madame, et pour M. Provenchère, Mme de la Géraudaye réclamera sans doute votre appui, son mari le lui ayant formellement recommandé.

—Vous êtes certain de cela ? interrogea vivement la sous-préfète.

—Suivant vos ordres, madame, j'allais à la Géraudaye uniquement, en apparence, pour prendre des nouvelles du malade. Il régnait un effroi tel dans la maison, que je n'ai pas trouvé un seul domestique pouvant ou voulant me renseigner. J'ai dû me décider à monter jusqu'à la chambre de M. de la Géraudaye. Il venait d'expirer. C'était un spectacle navrant de voir se débattre Madeleine, et plus navrant encore de voir la veuve, à demi renversée sur le tapis, les yeux agrandis par la terreur, les mains crispées sur la main du mort ! Comment, accablée ainsi qu'elle paraissait l'être, m'aperçut-elle, me reconnut-elle ? Sans changer de position, elle me dit d'une voix pénétrante :

—Vous l'avez vu, hier, si bon, si fort, si plein de santé !

J'ai balbutié quelques mots ; j'étais violemment ému, et votre nom m'a échappé. Il a paru frapper l'esprit de Mme de la Géraudaye.

—M. Provenchère, a-t-elle dit, était l'ami de mon pauvre Armand, qui m'a poussée à me confier à lui. Je n'oublierai aucune de ses recommandations... Hélas ! c'est tout ce que je puis faire maintenant !...

Une nouvelle crise de sanglots et de larmes s'est déclarée. En hâte j'ai quitté le château.

—Ainsi, dit la sous-préfète, nous allons nous trouver placés entre les parents de M. de la Géraudaye, qui croient à une série de crimes affreux commis par la veuve, et cette dernière, qui va réclamer notre appui au nom de l'amitié de son mari pour M. Provenchère... Rien de plus fâcheux, à tous les points de vue, ne pouvait nous arriver. Comment, sans briser notre nouvelle position, pouvons-nous conserver une neutralité digne, au milieu de ce conflit ?

—Il me semble, fit observer M. Provenchère, que nous n'avons pas tant à nous inquiéter. La justice décidera pour nous, puisque, déjà, le procureur de la République instruit l'affaire.

Madame Provenchère haussa les épaules.

—Et si la justice décide que la famille de M. de la Géraudaye a tort ? demanda-t-elle.

Le sous-préfet resta embarrassé.

—Voulez-vous bien, dit Maxime, me permettre de faire une réflexion ? Admettons que Mme de la Géraudaye soit déclarée coupable. Votre rôle reste simple. Si le contraire arrive, vous pouvez habilement persuader à la jeune veuve de quitter le pays où elle a tant souffert et où, malgré l'arrêt de la justice, l'opinion publique se retournerait contre elle. Dans ce cas, je suis tout à votre disposition pour me faire votre interprète, sans qu'ostensiblement vous soyez mêlés à rien.

—Cela n'est peut-être pas très généreux, fit observer M. Provenchère.

—Que parlez-vous de générosité, s'écria sa femme. Avons-nous une situation qui nous permette de nous placer au dessus des influences pouvant briser une carrière ? Songez que vous avez atteint quarante-huit ans, que vous êtes seulement sous-préfet après plus de vingt ans de services dévoués ! S'il vous prenait fantaisie, cependant, de faire bon marché de ces considérations, disposons-nous d'une fortune suffisante pour soutenir le rang auquel nous avons droit ?

—Bien ! bien ! murmura M. Provenchère. Je faisais une simple réflexion.

—Elle n'était guère de saison. Maxime seul, a vu juste.

Aussi devons-nous agir d'après ses avis. Et maintenant, séparons-nous, car ces émotions m'ont brisée !

V. VATTIER D'AMBROISE.

A suivre

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DU BUISSON

Quatrième Partie

LES MANGEURS DE FEU

Les terribles carabines des blancs fauchaient dans la mêlée, et les fugitifs tombaient par files, comme des épis mûrs au tranchant des faucilles.

Au premier mouvement offensif de la petite troupe, l'homme masqué s'était jeté derrière un buisson de mélissas qui se trouvait près de lui. Le Canadien y courut ; mais l'émissaire des Invisibles avait eu le temps de gagner les hautes herbes. Ce fut en vain qu'on battit la campagne tout un jour ; il fut impossible de le rejoindre.

Sur le soir, tous les grands villages du darup brûlaient, et Willigo dansait son pas de guerre à la lueur de l'incendie...

Cinq jours après, la petite troupe arrivait, sans autre aventure, au placer des Cygnes, et le Canadien montrait à ses compagnons éblouis les monceaux d'or accumulés en cet endroit par les siècles.

—Voilà, fit-il à Olivier d'Entraygues, la puissance et la vengeance. Il n'y a rien sur cette terre qui résiste au dieu jaune.

TIDANA, LE TROUEUR DE TÊTES

Première partie

UNE FÊTE A MELBOURNE

CHAPITRE PREMIER

L'indépendant-act.—Une fête à Melbourne.—Les boxeurs.—Tom Powell, champion de l'Australie et de l'Angleterre.—James Tyler, champion de l'Amérique.

Une grande fête se préparait à Melbourne pour célébrer la constitution autonome que les Australiens venaient d'obtenir de la métropole.

Le programme de la fête, publié par les soins du *lord mayor* nouvellement élu et contresigné par tout les *aldermen*, avait excité un enthousiasme général.

Au lever du soleil, un salut de cent vingt et un coups de canon en l'honneur de la jeune reine Victoria devait annoncer l'ouverture de la solennité. Puis sur une estrade élevée à l'extrémité de *Yarra-street*, en face du port, le lieutenant gouverneur général devait recevoir, au nom de la reine, les membres des deux chambres, le lord-maire accompagné de ses *aldermen* et de ses shérifs, la haute cour de justice, les officiers de l'escadre, l'amiral Sydney à leur tête, les fonctionnaires de l'ordre administratif et une délégation de toutes les corporations de la cité. A l'issue de ces réceptions devait défilé, devant les autorités, un immense cortège représentant toutes les colonies de l'Angleterre, avec les types, les costumes, les mœurs, les usages de chacune d'elles ; l'escadre devait ensuite donner, dans le port, le simulacre d'un combat naval, suivi d'une revue des troupes de terre et de mer, et de la garde civique.

Le restant de la journée était occupé par des courses, des régates, sans préjudice des départs de ballons, des luttes et exhibitions de toute espèce ; le bouquet et le feu d'artifice obligatoires, avec représentation de gala au théâtre et bal de nuit chez le gouverneur, terminaient dignement la première fête officielle qu'on eût encore vue en Australie.

Mais tous ces spectacles pompeusement annoncés pâlissaient, malgré leur nouveauté, devant une attraction qui a toujours le don d'émouvoir au plus haut degré les gens de race anglo-saxonne. Un assaut de boxe devait avoir lieu après la revue, et il se murmurait que, par exception, en faveur de la solennité, on laisserait les lutteurs aller jusqu'à ce que le vaincu demandât merci, dût même la mort s'ensuivre. Et, chose qui ne contribuait pas peu à peu à augmenter l'attrait du prochain assaut, le terrible Tom Powell, surnommé en Angleterre le roi des boxeurs, avait porté pour ce jour un défi à tous les champions des cinq mondes, se faisant fort de lutter contre tous ceux qui se présenteraient, les uns après les autres.

Au cours de sa carrière, Tom Powell avait assommé à Londres deux ou trois douzaines de concurrents ; mais cet admirable jury anglais, qui envoie imperturbablement aux travaux forcés un pauvre Irlandais mourant de faim qui a filouté 10 pense, chaque fois avait répondu par un verdict d'*accidental death* (mort par un accident). Songez donc ! la boxe est une des deux ou trois institutions humanitaires dont s'enorgueillit le plus la vieille Angleterre, et il ne faut pas en dégouter les amateurs. Chaque fois donc, Tom Powell s'en était tiré blanc comme neige ; mais un jour, l'aimable boxeur avait eu la malchance de casser simplement deux dents à son propriétaire, qui lui avait réclamé son loyer dans un moment où il n'était pas de bonne humeur, et cette fois le bon jury s'était montré inexorable : ces deux dents de propriétaire lui avaient valu cinq ans de *Botany-Bay*.

On l'avait donc transporté en Australie pour la forme, car six mois après, grâce à la protection des plus hauts personnages de l'Angleterre, un décret de *her most gracious majesty* lui avait fait remise du restant de sa peine. Or, comme il était resté plus de six mois en mer, l'aimable Tom Povell n'avait mis le pied sur le sol australien que pour entendre lire le rescrit qui lui accordait sa grâce, ce que le greffier de la haute cour fit du reste tête nue et avec tous les ménagements dus à un gentleman aussi distingué.

Tom Povell, énervé par l'inaction, et aussi un peu pour témoigner sa reconnaissance à l'amiral Sydney, qui l'avait amené et n'avait cessé de l'entourer des soins les plus délicats, se préparait, avant de reprendre le chemin de la vieille Angleterre, à assommer une demi douzaine de lutteurs en l'honneur de l'Australie.

Il avait fait afficher sa provocation dans toutes les rues de Melbourne, offrant dix mille dollars à quiconque parviendrait à lui faire demander merci. Par une originalité toute britannique, le conseil municipal avait voté une autre somme d'égale importance, qui devait être comptée également au vainqueur de Tom Povell et rester à ce dernier dans le cas où la lutte se terminerait sans qu'aucun de ses adversaires ait pu triompher de lui...

Le rival heureux de Powell pouvait donc gagner cent mille francs en quelques instants... une petite fortune.

En toute autre circonstance, les concurrents se fussent comptés par centaines ; mais la réputation du célèbre boxeur était si bien établie que, la veille du grand jour, trois lutteurs seulement avaient osé se faire inscrire : un nègre, né à la Nouvelle-Guinée, d'une force réellement athlétique, qui portait le charbon sur les steamers en charge dans le port de Melbourne, et qui était connu sous le simple nom de *Sam* ; — un Irlandais appelé Michel O'Kelley, renommé pour la vigueur de son poing dans tous les bas estaminets fréquentés par les marins, — et un boxeur de profession, Américain de naissance, James Tyler, qui passait pour l'homme le plus fort de la ville.

Il n'était bruit dans tout Melbourne que de cet événement, qui primait tous les autres. De tous côtés, de nombreux paris s'étaient engagés ; une véritable cote, qui variait tous les jours, s'était établie comme pour les courses de chevaux ; des bookmakers donnaient du Tom Powell à un contre vingt-cinq et du James Tyler à vingt-cinq contre un. Ce dernier avait cependant ses partisans dans la colonie américaine, qui, par amour-propre national, le donnaient ou le prenaient à égalité.

Les deux autres concurrents, moins rompus dans la science de la boxe, ne donnaient lieu à des paris que sur le temps que Tom Powell emploierait à les mettre hors de combat ; cela variait entre deux et dix minutes, mais leur défaite ne faisait doute pour personne.

Chaque jour, les gazettes tenaient le public au courant des faits et gestes des différents lutteurs ; on connaissait le volume du roastbeef, la quantité de pommes de terre et le nombre de pintes d'ale que le champion anglais avait absorbés à son déjeuner, et le chiffre des petits verres de whisky que le champion américain avait ingurgités dans sa journée avant d'être ivre.

Les précédents assauts des deux lutteurs étaient contés par le menu. On disait merveille d'un maître coup de poing par lequel Tom Powell avait coutume de terminer la lutte, vigoureusement asséné entre la racine du nez et le front ; il avait pour résultat ordinaire de défoncer cette partie du crâne de l'adversaire en lui faisant sauter les deux yeux. C'était un coup classique, le dernier mot de l'art ; car si le malheureux qui l'avait reçu y survivait, ce qui était rare, il ne lui restait plus que la ressource d'acheter un chien et une clarinette et de demander l'aumône, en écorchant les oreilles des passants.

Par anticipation, les journaux illustrés, dévoués à Powell, représentaient déjà son adversaire dans cette misérable situation, vaguant dans *Yarra street*, en jouant sur son instrument l'air national de *Yankee doodle*. Tandis que ceux qui tenaient pour Tyler représentaient le malheureux Powell, qui n'avait plus face humaine, réduit à moudre le *God save the Queen* sur un orgue de Barbarie. Car Tyler passait également pour posséder un coup de poing magistral qui vous mettait en capilotade le nez et la mâchoire de son adversaire.

Comme on le voit, la lutte atteignait des proportions homériques et devenait des deux parts une question nationale.

Tyler, qui connaissait la force de son adversaire, s'entraînait du matin au soir, tandis que Powell affectait de se promener pendant toute la journée, le cigare aux lèvres, comme s'il n'eût pas eu le moindre doute sur les résultats de la lutte.

La veille du grand jour, un télégramme de tous les grands clubs de Londres était parvenu au lutteur, rééditant la parole historique de Nelson à Trafalgar : " L'Angleterre compte que Tom Powell fera son devoir. "

Presque au même instant, James Tyler en recevait un aussi de San Francisco. Les Yankees, plus pratiques, lui envoyaient ces simples lignes, d'une indiscutable éloquence : " Souscription nationale a produit cent mille dollars à James Tyler, vainqueur futur de Tom Powell. "

Et l'Américain avait juré, au Washington Club, où se réunissaient tous

les Yankees établis en Australie, de ne point faire mentir le pronostic de ses compatriotes.

Les esprits s'exaltaient de plus en plus. Tout Melbourne avait la fièvre. Une procession qui s'était organisée en l'honneur de Tom Powell ayant rencontré ce dernier sur son parcours, l'installa sur un fauteuil et le porta en triomphe aux quatre coins de la ville.

Pour ne pas être en reste, les Américains promènèrent James Tyler dans une calèche, toute garnie de fleurs et attelée de six chevaux blancs. Les deux lutteurs eurent le bon sens de calmer leurs partisans. Fort heureusement, Tom Powell était à jeun et James Tyler n'était pas encore ivre ; sans cela, il eût bien pu arriver qu'ils terminassent leur querelle ce jour-là.

Mais les deux partis étaient à ce point montés, qu'à chaque instant *Powellians* et *Tylerians*, ainsi qu'on les appelait, se livraient à des scènes de pugilat tellement acharnées, que l'intervention des constables pouvait seule les faire cesser. Aussi, le nombre des yeux pochés et des nez écrasés augmentait-il d'une façon inquiétante, lorsque le soleil daigna enfin se coucher sur la dernière soirée qui précédait le grand jour !

Il était temps !... Encore quarante-huit heures d'attente et l'on n'eût plus rencontré dans les rues de Melbourne que des gens se promenant avec des bandeaux sur l'œil et des emplâtres sur le nez, car chaque parti avait son coup de poing classique également en honneur dans les salles de boxe ; les *Powellians* ne s'adressaient qu'à l'organe visuel de leurs adversaires, tandis que les *Tylerians* ne visaient qu'à détériorer l'organe olfactif... Un véritable coup de fortune pour les médecins spécialistes.

CHAPITRE II

Les chercheurs d'or.—Prospection du placer des Cygnes.—De l'or !—Retour à Melbourne.—La concession.—Le voyage de Laurent.—Policier et baron

Un peu avant la disparition du jour, trois voyageurs, montés sur des mustangs de la Nouvelle-Guinée, pas plus hauts que des poneys corses, mais aussi vigoureux et rapides que des chevaux de l'Hedjaz, faisaient leur entrée dans Melbourne et descendaient à Oriental-Hotel, dans Yarra street.

Au premier coup d'œil, et malgré le changement notable de leur costume, le lecteur aura reconnu nos trois amis : le jeune comte Olivier de Lauraguais d'Entraygues, Dick Lefaucheur, le terrible Tidana, le trouveur de têtes des indigènes, et Willigo, le grand chef des Nagarnooks. Tous trois arrivaient de Sydney, la capitale de la Nouvelle-Galles du Sud, où ils étaient allés passer quelque temps pour des motifs que nous connaissons plus tard. Ils avaient abandonné les vêtements qu'ils portaient quand nous les avons laissés dans le Buisson.

Olivier était mis avec une élégante recherche qui n'excluait pas une simplicité de bon goût. Le Canadien avait revêtu un costume complet en velours de coton gros bleu, fort à la mode chez les fermiers et éleveurs australiens. Quant à Willigo, rien n'avait pu lui faire quitter ses pelletteries et les plumes d'aigle noir qu'il portait dans sa chevelure, ramenée en touffe sur le derrière de la tête, comme un symbole de son nom. Willigo signifiait, en effet, en langage nagarnook, l'*Aigle noir*. Cédant seulement aux sollicitations de ses compagnons qui trouvaient son vêtement un peu primitif pour la ville, il avait accepté d'eux une couverture bariolée dans lequel il se drapait avec une réelle majesté.

L'intelligent Black, qui ne quittait jamais son maître, semblait tout fier de porter un magnifique collier en chaînettes d'argent assemblées, qui brillait d'un vif éclat sur sa noire toison.

Nos trois amis ne venaient certainement pas à Melbourne pour assister à la grande fête qui s'y préparait ; leur présence y était nécessitée par d'importants événements qui s'étaient accomplis depuis le jour où nous les avons quittés à la station des Cygnes, près du placer découvert par le Canadien.

Il n'avait pas fallu longtemps à Olivier pour démontrer à ses compagnons, à l'aide des réactifs qu'il avait apportés, que le bloc de métal qui avait excité à un si haut point l'étonnement de Dick était des fragments de l'or le plus pur, amenés dans la cave naturelle où ils se trouvaient par les eaux du ruisseau qui, à de certaines époques de l'année, se changeait en un torrent souterrain capable, avec le temps, de désagréger les roches les plus consistantes. Willigo s'était alors glissé en rampant dans le conduit creusé par le passage des eaux et avait parcouru ainsi un espace de près de trois milles ; il était revenu, après plusieurs heures d'absence, raconter à ses amis qu'il avait rencontré partout des pépites et des blocs du même métal en telle abondance que, selon sa pittoresque expression, les guerriers de sa tribu, travaillant pendant mille et mille lunes, ne parviendraient par à les transporter tous. Il avait en même temps rapporté des échantillons de différentes grosseurs ramassés sur tout le parcours : aucun n'était mélangé à un minerai quelconque. Olivier en conclut qu'une énorme quantité d'or natif devait se trouver à une certaine distance dans les profondeurs de la montagne, masse que le feu central avait lui-même purifiée de tout corps étranger, et qui, désagrégée ensuite dans un des nombreux mouvements géologiques dont la contrée avait été le théâtre, avait fini par se distribuer en fragments inégaux sous l'action souterraine des eaux.

Il y avait donc bien là une source inépuisable de richesses que les calculs les plus exagérés ne pouvaient, même approximativement, chiffrer. En sa qualité de géologue et de minéralogiste, le brave Gilping avait déclaré que l'or sortant du creuset du fondeur n'était pas plus pur. Il n'y avait donc, pour ainsi dire, qu'à le ramasser, car les difficultés de l'extraction étaient à peu près nulles.

Après avoir remis prudemment les lieux en état, nos amis avaient tenu

conseil pour savoir à quel parti il était le plus sage de s'arrêter. Préalablement, ils avaient chargé le mulet de tout l'or qu'il pouvait porter, en dissimulant du mieux possible la nature de son fardeau. Tous les outils et autres instruments que l'animal avait transportés avaient été soigneusement cachés au pied d'un encalyptus, sous une couche de sable et de feuilles sèches, et chaque voyageur s'était également muni, en petites pépites de la grosseur d'une bille d'enfant, de tout l'or dont il pouvait s'approvisionner sans fatigue.

Il est inutile de dire que le Canadien et Olivier en remplirent les deux bâts de Pacific et obligèrent John Gilping à accepter ce royal cadeau ; nous devons dire, du reste, que le brave homme ne se fit point trop prier et qu'il trouva là une nouvelle occasion de placer un de ses psaumes sur la "manne céleste trouvée dans le désert," avec accompagnement de clarinette.

La comparaison du membre de la Société royale de Londres était il faut l'avouer, au-dessous de la réalité, car jamais la charge d'un âne en manne du désert, fut-elle même de la vraie manne de Moïse, ne produirait les cent mille dollars que Gilping retira plus tard, à Melbourne, du chargement de Pacific.



Une entrée à Melbourne

Après mûre délibération, nos amis comprirent qu'il leur était impossible d'exploiter librement leur découverte, sans s'en assurer d'abord la propriété par une concession régulière émanée du gouvernement. Un titre en règle pouvait seul, en effet, leur permettre de repousser légalement les agressions des bush-rangers et des rôdeurs de toutes les nations, que l'appât de l'or allait attirer à bref délai sur leurs talons et qui ne manqueraient pas, le cas échéant, de se prévaloir de l'irrégularité de leur possession.

Il était parfaitement vrai qu'à cinq ou six cents lieues de Melbourne, en plein territoire indigène, la protection de la loi était chose à peu près illusoire et que le droit sans la force était peu respecté ; mais il n'était pas sans importance cependant d'étayer sa force sur la découverte d'un placer excitait de telles convoitises qu'en mettant en jeu certaines influences locales, le premier venu pouvait se faire délivrer par les autorités du pays une concession provisoire, sauf ratification de la métropole, qui n'avait pas encore abandonné son droit de suzeraineté, mais qui suffisait, en l'état, pour qu'on vous déposât de tout l'établissement que vous auriez créé, de tout placer que vous auriez découvert dans les limites de cette concession, alors que vous ne vous étiez pas assuré vous-même par avance la possession des lieux en litige.

Il fut donc décidé qu'une concession de cent mille hectares englobant toutes les montagnes voisines du placer serait demandée, non aux autorités de Melbourne, mais directement à Londres, au secrétariat des colonies, pour éviter de donner l'éveil en Australie, car toute demande de concession devait, pour assurer l'exploitation des mines d'or, de cuivre ou de tout autre métal, indiquer la position de ces mines et la nature des produits qu'on prétendait en tirer.

LOUIS JAOLLIOT.

(A suivre)

de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

Quand vous achetez un billet de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, voyez à ce que ce billet soit daté de la Nouvelle-Orléans; que le prix tiré par son numéro soit payable à la Nouvelle-Orléans; qu'il soit signé par Paul Courd, président; qu'il porte les signatures des agents généraux: J. A. Early, W. J. Cabell et Col. C. J. Villere, et qu'ils contiennent des garanties de quatre banques nationales avec la signature de leur président, pour le prompt paiement des prix réclamés à leurs comptoirs.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un million.

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING
AND
PATTERSON
MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P. S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

PACIFIQUE CANADIEN

Ayant toujours en vue le plus grand confort de ses patrons, le *Pacifique Canadien* vient de faire construire un nombre de chars-dortoirs dits CHARS TOURISTES dans lesquels ses voyageurs de seconde, pourront à l'avenir jouir, de tous les avantages et les comforts qu'offre la maison et cela pour une somme additionnelle des plus modiques. Ces chars en effet ont très spacieux et artistement finis en bois de couleur pâle, les sièges sont grands et mollement transformés en lits confortables pour la nuit, y compris lingerie, couvertures, rideaux, etc., le tout sous les soins d'un serviteur habile et expérimenté. Ces chars circuleront à l'avenir sur les parcours suivants aux jours mentionnés.

MONTREAL A BOSTON

Laisse la Gare Windsor à 8.20 p. m.

Chaque jeudi et vendredi

MONTREAL A CHICAGO

Laisse la Gare Windsor à 9.00 p. m.

Chaque mardi.

MONTREAL A ST-PAUL

Laisse la Gare Windsor à 11.45 a. m.

Chaque samedi.

Montréal à Vancouver et Seattle

Laisse la Gare Dalhousie à 8.40 p. m.

Chaque mercredi.

Ces chars sont directs, sans changement

CHARS COLONS.—En ou re des chars Touristes, des chars Colons, construits sur le plan des chars Touristes, dans lesquels les lits sont gratuits, circulent sur les trains de nuit entre Montréal et Toronto, aussi sur les trains de St-Paul, Winnipeg et Vancouver.

BUREAU des BILLETS à Montréal

286 RUE SAINT-JACQUES.

Jeux d'esprit et de combinaison

ENIGME

Rondelette,
Joliette,
C'est aux champs
Qu'on me cueille;
Et ma feuille,
Au printemps,
Sert d'ombrage.
Heureux l'âge
Où la dent
Aisément,
De ma loge,
Me déluge.

SURPRISE

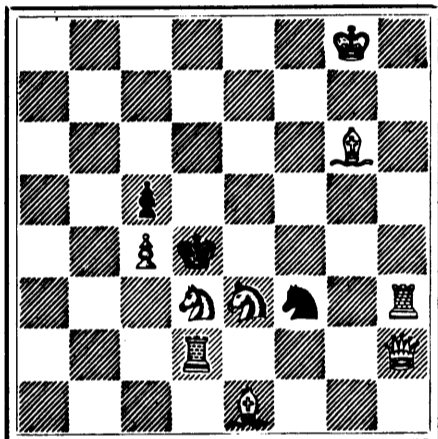
Trois souverains ont régné dans un même siècle. Les chiffres romains qui distinguent leurs noms, placés à la suite l'un de l'autre, en commençant par le plus élevé, indique le siècle où ils vivaient.

Quels sont les trois souverains?

No 97—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. W. E. Perry, Yarmouth, Nouvelle-Ecosse

Noirs—4 pièces



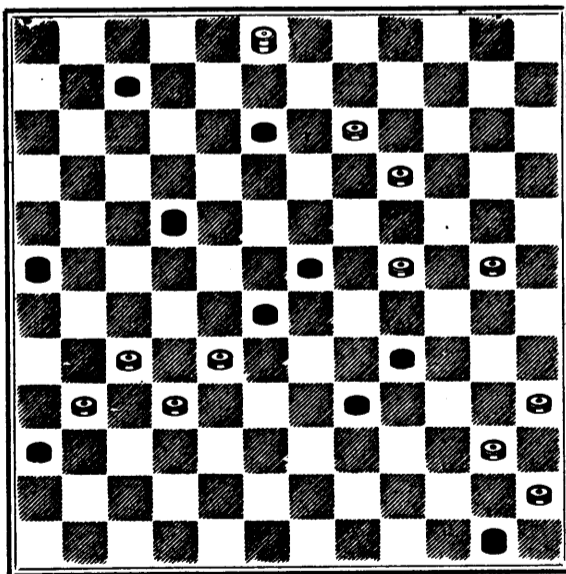
Blancs—8 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 98.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. J. B. Granger, Marlborough, Mass.

Noirs—10 pièces



Blancs—12 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 96

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
44	37	35	27
58	52	31	57
61	63	47	58
63	66 gagnent.		

Solutions justes par MM. A. Campbell, A. Ladouceur, Sainte-Cécile; Alfred Morin, Ottawa; D. A. Chauret, F. Vermette, J. B. Guy, Montréal; J. B. Granger, Marlborough, Mass; Th. Brunet, fils, Lachine.

Solution du problème d'Echecs—No 96

Blancs	Noirs
1 R 5 C	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.	

Solution de l'énigme: Pepin.

Solution de la charade: Cher-cher,

Solutions justes par Mlle Louisa Poitras, Lachine; Mlle Eugénie Koenig, l'Islet; René Legendre, St-Joseph, Beauce; Petit Jos.; F. Lessard, Tingwick; H. Létourneau, St-Sébastien.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

PRINTEMPS 1893

Grande Exposition de Manteaux de printemps durant ce mois

MANTEAUX DE PRINTEMPS

Nous invitons respectueusement les dames de faire une visite à ce département qui n'a pas d'égal en cette ville. Des milliers de manteaux de toutes sortes, de colerettes, etc., y sont en exposition, et nous promettons à tout visiteur et tout acheteur d'agréables surprises. Bons marchés sans précédents dans le département des manteaux.

ETTOFFES A ROBES NOUVELLES

Notre département d'étoffes est maintenant au grand complet, et nous conseillons aux dames de faire une visite immédiatement où les plus grandes nouveautés du jour sont en exposition. Voyez nos nouveaux châliés français à 39c la verge.

Broderies nouvelles pour robes de première communion, etc., en grande variété.

Un magnifique assortiment de voiles de première communion.

Un lot de boas en plumes noires et en couleurs. Vendus de 75c en montant.

JOHN MURPHY & CIE

au coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2183

Federal Tel. 58

LOTTERIE DU PEUPLE
LA SEULE AUTORISÉE
PAR LA LEGISLATURE DE QUEBEC

10 cents — BILLETS — 10 cents

PROCHAIN TIRAGE

Mardi le 9 Mai 1893

PRIX CAPITAL \$1,000.00

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Lot valant....	\$1,000.00	\$1,000.00
1 do	500.00	500.00
1 do	250.00	250.00
1 do	100.00	100.00
2 Lots valant....	50.00	100.00
5 do	25.00	125.00
25 do	5.00	125.00
100 do	2.50	250.00
500 do	1.00	500.00

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots valant....	\$2.50	\$250.00
100 do	1.00	100.00
999 do	1.00	999.00
999 do	1.00	999.00

2834 Lots valant.....\$5,298.00

Les demandes des billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal: 78, rue St-Laurent
P. O. Boite 987. MONTREAL

Ed. C. LALONDE, Gérant

On demande des Agents.



REMEDE NATUREL POUR LES
 Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,
 Danse de St. Vite, Nervosité, Hypo-
 condrie, Mélancolie, Inébrété,
 Insomnie, Etourdissement,
 Faiblesse du Cerveau et
 de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'effusion et la force du fluide nerveux. Il est parfaitement inoffensif et ne laisse aucun effet désagréable.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.
 Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la
KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
 A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

Au Canada, par Saunders & Co., London Ont.; E. Leonard, 113, rue St-Laurent Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

mandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces. Pour **FORT MUYON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

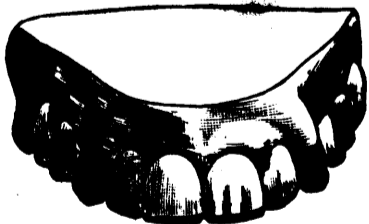
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Demandez correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre. Pour plus amples informations, adressez vous à la gare du Grand-Tronc à Montréal ou à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
 Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

DR BROUSSEAU

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bon état et empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
 Chimiste pharmacien.
 125 rue St-Laurent.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille. Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Un sentiment de satisfaction et de confort, voilà ce qu'on se procure en prenant du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Il stimule et soutient, réconforte et restaure.

48157

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Importateur direct de chapelleries et merceries pour hommes et garçons. Pour les fêtes et soirées, je viens de recevoir un magnifique assortiment de cravates, mouchoirs et foulards en soie.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
 Primes pour l'année 1892..... 2,557,061
 Fonds de réserve..... 1,095,000

J. E. R. JURE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques
ARTHUR HOGUE, Agent du dept français. **PIERRE DUPONT,** Insp. des Agences

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
 LE CÉLÈBRE

CHOCOLAT MENIER

Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.
 Ecrire pour Echantillons gratuits à O. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tarte; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries. Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le vendent

A. LEOPRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal: Québec; Succursales: Sherbrooke; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "Les Mangeurs de Feu."

VIN DE VIAL
 PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA
 Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE ÉPUISEMENT NERVEUX
 Aliment indispensable dans les GROSSISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
 ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
 S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU, Agent Général pour le Canada, MONTRÉAL.

Scientific American Agency for
PATENTS
 CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.
 For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the
Scientific American
 Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

PIANOS ET ORGUES D'OCCASION

de toutes les manufactures à des prix grandement réduits et à des termes faciles, pris en échange pour des pianos HAZELTON, FISCHER et DOMINION



Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les
Poudres Orientales
 les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le
DEVELOPPEMENT

— ET LA —
 Formets des Formes de la Poitrine
CHEZ LA FEMME
SANTÉ ET BEAUTÉ !
 1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5
 En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance:
A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
MONTRÉAL 741, Rue St-Jacques

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

TOUSSEZ-VOUS ?
 Depuis un Jour!
 Une Semaine!
 Un Mois!
 Une Année!
 Des Années!
PRENEZ LE
Sirop de Térébenthine
 DU
DR. LAVIOLETTE.
 Le Plus sûr.
 Le Plus efficace.
 Le Plus agréable au Goût.
 NE CONTIENT
 Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme
EN VENTE PARTOUT.
 25 et 50 cents le Flacon.
DEMANDEZ-LE.
SEUL PROPRIÉTAIRE: J. G. LAVIOLETTE, M.D.,
 217 Rue des Comédiens, Montréal.